

CLARTÉ

SOMMAIRE

ÉDITORIAL :	Légitimité de la révolte riffaine	Marcel FOURRIER.
DOCUMENTS :	Deux messages à l'Amérique	ABD-EL-KRIM.
DÉCLARATION :	La Révolution d'abord et toujours	Clarté. La Révolution surréaliste. Philosophies. Correspondance.
	Cinq ans après la mort de Raymond Lefebvre	Marcel FOURRIER.
	Lettre ouverte à M. Henri Béraud	Jean BERNIER.
	« Je reviens d'un long voyage éblouissant »... (lettre de Russie, sept. 1920)	Raymond LEFEBVRE.
	Induction technique, science expérimentale et enseignement : Pourquoi la bourgeoisie entretient soigneusement le préjugé des capacités	Yves MADEC.
	Wembley, la foire impérialiste	J.-B. CUNHA.
	Un aspect de la rivalité impérialiste anglo-américaine : le caoutchouc	R. LIGNEMONT.
NOUVELLE :	L'interrogatoire	Julio NISTAL.

CHRONIQUES : Conception théorique du Cinéma, par LÉON MOUSSINAC.

« Les Livres » : Jeunesse de J. Conrad ; L'Europe Galante de Paul Morand, par MARCEL FOURRIER. — Ma Kimbell, de Luc Durtain, par JEAN MONTREVEL. — La Science des faits moraux d'Albert Bayet, par RENÉ MAUBLANC. — L'Homme et le mystère d'Ossendowski, par le Dr. MONTANDON. — Une ferme sur la Tille de Georges Bouchard, par J. REILHAC. — La Bonne Vie de Galtier-Boissière, par JEAN BERNIER.

« Notre enquête sur la guerre du Maroc (suite) » : Réponses de MM. MAURICE WULLENS, JOSEPH BILLIET, G. DEMARTIAL. — Une rectification de M. LÉON PAUL FARGUE.

« Correspondance » : Lettre de JEAN BERNIER à GEORGES MICHAEL.



ÉDITORIAL

Légitimité de la Révolte riffaine

Le 3 octobre, le jour même où les dépêches d'agence annonçaient que les espagnols entrés sans combat dans Ajdir, l'avaient razzée et incendiée, M. Painlevé prononçait à Nîmes un grand discours dans lequel il donnait enfin connaissance des propositions de paix faites trois mois auparavant de façon assez vague par les espagnols et les français à Abd-el-Krim.

Par la même occasion, M. Painlevé avait le front de se présenter en chef de gouvernement pacifiste uniquement préoccupé d'assurer la paix à son pays et de contribuer à faire régner la paix dans le monde.

M. Painlevé est un chef de gouvernement pétri de bonne volonté et assiégé de louables préoccupations. En vérité il n'a pas changé depuis ce printemps 1917 où pour mettre fin à l'offensive absurde et criminelle du Chemin des Dames, il fit procéder à une attaque encore plus absurde et encore plus criminelle, qui nous coûta 40.000 tués, de façon à « sauver la face » — comme il l'a écrit lui-même — au généralissime Nivelle. Sans doute au Maroc, M. Painlevé fait-il bon compte d'une dizaine de milliers de vies humaines pour « sauver la face » du maréchal-gâteux Lyautey !

Toute l'argumentation de M. Painlevé repose sur l'existence de *traités*.

« La France, a-t-elle sur un point quelconque, transgressé un *traité* signé par elle ?.. la France n'avait pas le droit de disposer de territoires attribués par les *traités* à une nation voisine... Nous ne pourrions accorder qu'une autonomie dans le cadre des *traités* existant... L'autorité du sultan reconnu par les *traités*, etc... »

Or il faut vraiment être bête comme... un français pour se laisser convaincre à si bon marché. En fait de *traités* relatifs au Maroc, nous connaissons en effet un certain nombre d'*accords* conclus après des chamailleries sans nombre entre les gouvernements de la France et de l'Espagne. Le dernier de ces accords remonte à 1911. Il établit le partage du Maroc entre les deux puissances. Le malheur c'est que si les gouvernements bourgeois, français et espagnols se sont entendus pour délimiter leurs zones d'occupation et d'exploitation réciproques ils n'ont omis qu'une seule formalité : c'est de consulter au préalable les populations marocaines « protégées » : le terme est exquis (protégés contre qui, sinon contre elles-mêmes ? on le leur fit bien voir).

Un tel *traité*, conclu en dehors même de ceux sur le dos de qui on *traitait*, ne peut avoir qu'une valeur

de *forme*. Mais quelle peut bien être sa valeur *morale* ? Pour notre part nous la nions de la façon la plus totale.

Nous ne saurions répéter ceci assez : Au Maroc — comme dans toutes les « colonies » — les français — ou tous autres européens — sont venus en usurpateurs, au nom d'une soi-disant civilisation, prétexte hypocrite aux pires violences. Ils ont conquis le pays par la force des armes : richesses, terres, habitants. Ils ont imposé des lois qui étaient leurs.

Le colonialisme, pour nous n'est que la conséquence normale, logique du développement du capitalisme dans le courant du XIX^e siècle. Le trait caractéristique de cette période, c'est le partage de la Terre. Au fur et à mesure que se développent les industries européennes et que s'opère la concentration du capitalisme, s'intensifie la lutte entre les états pour la conquête des colonies. Les premiers grands états industriels sont aussi les premiers états impérialistes. De 1884 en 1900, l'Angleterre acquiert 7 millions de kilomètres carrés de territoires avec une population de 57 millions d'habitants, la France 6 millions de kilomètres carrés et une population de 36 millions ; l'Allemagne 2 millions de kilomètres carrés avec 14 millions d'habitants ; la Belgique 1 million 800.000 kilomètres carrés avec 30 millions d'habitants, etc. La surproduction, la nécessité de trouver de nouveaux débouchés aux industries nationales, le besoin de s'assurer des matières premières et des céréales, poussent les états européens dans la voie de l'impérialisme.

« L'Impérialisme est la seule politique vraiment sage et économe » proclamait sir J. Chamberlain. Et un autre homme d'état anglais, potentat financier, sir Cecil Rhodes, responsable de la guerre anglo-boër affirmait au journaliste Stead : « Pour sauver 40.000.000 d'habitants du Royaume-Uni, d'une sanglante guerre civile nous devons nous, politiques coloniaux, nous emparer de terres nouvelles où puisse vivre l'excédent de population de ce pays, où nous puissions trouver de nouveaux marchés pour les marchandises produites dans nos fabriques et dans nos mines. L'Empire ai-je toujours dit, est une question de ventre. Si vous ne voulez pas de guerre civile, vous devez être impérialiste (2) ».

Dans cette période ascendante du capitalisme, il est bien certain que la classe ouvrière a bénéficié

(1) Ces chiffres sont ceux fournis par l'économiste anglais J.-A. Hobson dans son ouvrage : *L'Impérialisme*.

(2) Cf. Lénine : *L'Impérialisme dernière étape du capitalisme* : Pages 79 et suivantes.

dans une certaine mesure : absence de chômage, bons salaires, vie plus aisée, de la conquête de territoires coloniaux. Le social-démocrate a trouvé en l'Impérialisme un précieux appui pour sa politique réformiste à l'égard de la classe ouvrière. Jamais les chefs social-démocrates de la II^e Internationale n'ont condamné le colonialisme. Si quelques-uns comme Jaurès se sont dressés à certains moments contre certaines expéditions coloniales — l'aventure marocaine de 1911 entre autres — ce n'était pas parce qu'ils condamnaient les expéditions coloniales, mais parce qu'ils craignaient les conflits inter-capitalistes que pouvaient provoquer ces expéditions : franco-britannique : Fachoda : franco-allemand : Tanger, Agadir, etc. ; conflits souvent sanctionnés par des guerres (anglo-boër, hispano-américaine, russo-japonaise, etc.).

Mais l'illusion social-démocrate sur le colonialisme est aussi vaine et aussi dangereuse pour la classe ouvrière que l'illusion réformiste. Le colonialisme comme le réformisme après lui avoir apporté un bien-être momentané se retourne contre elle. Les peuples coloniaux quasi esclaves fournissent au capitalisme la main-d'œuvre et les soldats qui lui permettent de consolider sa position aux dépens du prolétariat, de briser ses grèves et d'avoir des défenseurs en dehors même de l'armée nationale.

Mais aujourd'hui, nous sommes parvenus à un nouveau stade de l'évolution économique du capitalisme. La guerre de 1914 a opéré un nouveau partage des colonies. Elle a aussi hiérarchisé les états capitalistes les uns par rapport aux autres. Le capital financier du monde est détenu pour les 8/10^e par deux seuls états : les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. Certains états capitalistes eux-mêmes ont subi le sort autrefois réservé aux colonies. Enfin avec l'Octobre russe de 1917 la Révolution est entrée dans une phase active. De formidables bouleversements sociaux sont à la veille de se produire. L'idée de révolution n'est plus seulement en substance parmi les prolétariats ; elle germe là où l'oppression du capital se fait la plus cynique et la plus brutale : chez les peuples coloniaux.

En vain on essaiera de faire appel auprès des révolutionnaires français, dans cette affaire du Maroc à des sentiments de solidarité quelconque avec la civilisation européenne, avec les races blanches, les religions chrétiennes et autres foutaises. Un révolutionnaire français se doit de soutenir n'importe quelle insurrection coloniale au même titre que n'importe quelle insurrection du prolétariat contre le régime capitaliste. L'intérêt de classe — pour ne parler ici que de celui-là — doit pousser le prolétariat français à considérer les insurgés riffains — comme tous insurgés coloniaux de n'importe quel état capitaliste — comme des alliés ; que ces alliés aient ou non conscience de la valeur révolutionnaire

de leur action. A ce titre toute victoire française dans le Rif est une défaite pour le prolétariat, parce que cette victoire est essentiellement une victoire du capitalisme français et qu'elle renforce sa situation en tant que capitalisme (donc force réactionnaire néfaste, etc...) vis-à-vis du prolétariat français.

Dans une lettre qu'il nous a adressée après notre enquête sur la guerre du Rif, un de nos abonnés écrit ceci :

« Je désirerais voir *Clarté* répondre nettement à la question suivante : S'il est établi que l'évacuation du Maroc serait le signal du massacre des blancs dans l'Afrique du Nord et qu'en conséquence il coulerait mille fois plus de sang qu'actuellement, faut-il malgré tout, céder à Abd-el-Krim ? » Cet argument « du sang » se retrouve sous la plume de tous les pacifistes du monde ; il a servi de masque hypocrite à la trahison socialiste de 1914. C'est aussi en proclamant que « la France répudie la violence avec la même énergie qu'au temps où elle en était victime (discours à la S. D. N.) » que M. Painlevé mène gaillardement la guerre contre les riffains et contre les druses.

Nous ne nous sentons, quant à nous, nulle envie de retomber dans les errements du bon vieux social-chauvinisme de guerre. En vérité, s'il y a quelque jour un « massacre de blancs » dans l'Afrique du Nord, aux Indes, en Chine ou ailleurs, tant pis pour les blancs. En nous plaçant sur le seul terrain de la morale, qui est le dernier peut-être où nous puissions, encore parfois, nous rapprocher des honnêtes pacifistes bourgeois, nous osons prétendre que l'injustice, l'immoralité, des conquêtes et des occupations coloniales justifient de la part des peuples opprimés les pires violences. Les révoltes d'esclaves sont toujours les plus terribles. Nous ne demandons pas aux pacifistes de devenir des révolutionnaires ; nous leur demandons de rester honnêtes tout en étant pacifistes : par conséquent au sujet du Maroc, de l'Algérie, de l'Egypte, des Indes, de la Chine de ne pas manifester de vulgaires sentiments de négriers.

Les « intérêts supérieurs » de la France au Maroc, sa « mission civilisatrice » la « patrie française », de telles formules ne nous touchent en rien. Elles ont un sens précis pour la Banque de Paris et des Pays-Bas, pour M. Baretty et son conseil d'administration, pour M. Painlevé ou pour M. Pétain.

De telles gens nous dénoncent comme traîtres. Va pour traîtres. Traîtres à qui, traîtres à quoi ?

Si nous sommes en un temps et en un pays où il faille tenir la trahison pour une vertu révolutionnaire, nous acceptons d'être des traîtres. Trahir le capitalisme, c'est servir la révolution.

Marcel FOURRIER.



Deux messages d'Abd-el-Krim

A l'Amérique Latine (1)

Mes chers frères,

En réponse à l'aimable invitation du *Grupo Renovacion* de Buenos-Ayres, je m'adresse, le cœur rempli de joie, à tous les peuples de l'Amérique latine en ce jour glorieux où ils célèbrent le fait d'armes qui leur valut l'indépendance et les délivra du joug étranger.

Il n'est point de droit plus sacré, plus inaliénable que celui de tout peuple à se gouverner et à se donner la forme de gouvernement qui convienne le mieux à son tempérament et à ses aspirations. Les fêtes organisées pour commémorer le centenaire de Ayacucho trouvent un écho dans le cœur de tous les peuples qui luttent pour leur liberté, et je partage vos sentiments, à cette occasion, avec un enthousiasme légitime, en ma qualité de Régent provisoire de la République Riffaine.

Le peuple héroïque du Maroc combat en ce moment pour le même idéal qu'ont défendu Miranda, Moreno, Bolivar et San Martin. J'ai toujours aimé et admiré ces héros de votre nation, et hier encore nous avons vibré aux glorieux et héroïques exploits de Maceo et Marti. Nous possédons, en matière de race, de culture et de religion, des qualités qui nous interdisent d'accepter l'empire d'une Puissance Européenne quelle qu'elle soit. Tout comme vous combattiez, il y a un siècle, pour défendre votre indépendance, nous faisons aujourd'hui le sacrifice de notre vie et de nos biens sur l'autel de la liberté nationale.

Corrompue par la guerre mondiale, livrée à l'anarchie morale par suite des appétits impérialistes, propre au régime capitaliste, l'Europe a perdu le droit d'imposer ses idées et sa volonté aux peuples des autres continents. Nous aspirons à édifier une civilisation basée sur des règles de paix et de justice sociale. Nous aspirons, nous les peuples de race arabe, à rejeter le joug de l'Angleterre, de la France, de l'Italie et de l'Espagne. Nos frères d'Egypte ont porté le premier coup, et j'ai bon espoir que le monde sera bientôt témoin du second coup porté ici, au Maroc. Alors sonnera l'heure pour Alger, Tunis et Tripoli, dont le peuple se prépare déjà au moment de la grande délivrance.

Notre cause est, absolument comme l'était la vôtre, une juste cause. Nous ne sommes pas poussés par la haine de l'Espagne, qui naguère fut notre patrie et le berceau de nos ancêtres. Tout Espagnol instruit sait qu'au temps de l'âge d'or de l'art en Espagne,

les Arabes y formaient la majorité. Et le moment fatal où une guerre religieuse nous chassa d'une péninsule ornée par notre art et enrichie par notre activité, fut aussi le moment fatal qui voua ce pays bien-aimé à l'irréparable décadence dans laquelle il est à présent plongé.

Le chauvinisme de la caste militaire et catholique en Espagne est le fléau qui a entraîné son peuple dans une guerre folle et désastreuse, et fait du Maroc le cimetière de ses enfants, un gouffre sans fond où elle a jeté sa richesse. On envoie ici à la mort les pauvres petits Espagnols, comme on les envoyait, il y a cent ans, mourir dans les vallées des Andes, et, il y a trente ans, mourir des fièvres paludéennes à Cuba.

Nous abhorrons de tels massacres. Nous exigeons de l'Espagne qu'elle renonce à ces exploits en pure perte, évacue le Maroc comme elle évacua votre Amérique, et qu'elle nous laisse nous livrer à nos travaux, connaître la paix, l'activité, les lumières qui nous permettront de prendre, tel que vous l'avez fait, la place que nous méritons dans la fraternité des nations.

Je vous appelle mes frères, car le sang espagnol qui coule dans vos veines est dans une forte proportion du sang arabe, de ce sang qui coulait dans les veines de tous les Espagnols du sud de la Péninsule qui s'embarquèrent à Palos, à Séville, à Cadix, pour apporter à votre Amérique l'esprit arabe qui vibre encore chez vos gauchos et vos *Llaneros*, même sous l'étendard d'une autre foi.

Mes chers frères, acceptez les prières qu'élèvent vers Allah, pour votre prospérité et votre bonheur, tous les citoyens de la République Riffaine ; et en même temps je vous demande de prier vos dieux et vos saints que se lève le jour de notre indépendance, comme le vôtre s'est déjà levé.

Le glorieux anniversaire de Ayacucho est une inspiration pour tous les peuples opprimés. Il est une leçon que nous portons dans notre cœur, et si c'est au prix de milliers et de milliers d'existences, celles des nôtres, que nous devons obtenir notre liberté, nous ne le regarderons pas comme trop élevé.

Nous lutterons sans trêve jusqu'à ce que nous ayons accompli notre tâche, qui est de délivrer tous les peuples arabes de la côte méditerranéenne et de l'Asie orientale. Le Maroc libre et l'Egypte libre seront les deux piliers d'où s'élancera la renaissance d'une race qui a honoré de trois civilisations, l'humanité.

Mes chers frères, prêtez une attention sympathique à ce message que le peuple du Maroc, avec le sang chaleureux de son cœur, vous envoie par ma bouche. Inutile de vous dire qu'en faisant appel à votre sympathie, nous ne vous demandons pas de vous tourner contre l'Espagne, avec laquelle vous vous

(1) Message adressé au *Groupe Renovacion* des Etudiants de l'Université de Buenos-Ayres et publié dans son bulletin, la *Nova Catalunya*. Reproduit et traduit en langue anglaise dans *The Living Age* et *The New Orient*.

êtes tout à fait réconciliés depuis qu'elle s'est résignée à reconnaître votre droit sacré à l'indépendance.

Nous aussi, après notre Ayacucho, que Allah et notre valeur nous vaudront un jour ou l'autre, nous verrons notre droit à l'indépendance à la fin reconnu par l'Espagne; et alors nous redeviendrons amis, nous et elle, sœur ancienne et bien-aimée.

Nous regrettons que l'état de guerre et le fait que nous ne sommes pas reconnus par les gouvernements impérialistes de l'Europe nous empêchent d'envoyer une mission spéciale aux fêtes du glorieux anniversaire d'Ayacucho. Mais soyez sûrs que nous n'attendrons pas son bi-centenaire pour nouer avec vos gouvernements de solides relations amicales et fraternelles, conçues dans un esprit de sincérité fort éloigné de l'hypocrisie conventionnelle qui caractérise la diplomatie courante de l'impérialisme capitaliste.

Mes chers frères, c'est du champ de bataille, où l'ennemi perd chaque jour du terrain, que le peuple du Maroc, en se joignant à vous pour honorer le centenaire d'Ayacucho, vous adresse ces mots, par votre ami.

ABD-EL-KRIM.

Régent provisoire de la République Riffaine.

Au peuple américain de l'Amérique du Nord (2)

Je salue le noble peuple américain au nom de la jeune nation riffaine, qui subit encore, pour l'amour de la liberté, les malheurs de la guerre. Les Riffains espèrent atteindre un jour à une position analogue à la vôtre — une position que vous avez conquise à force de luttes et de sacrifices nécessaires pour réaliser vos aspirations, à l'époque où vous étiez, tels que les Riffains, à la période de la jeunesse.

Il y a quatre ans que ma nation, inspirée par vos principes élevés, lutte pour son indépendance, prête à tous les sacrifices possibles, car quiconque persiste dans le droit chemin arrivera sûrement au but qu'il faut.

Je profite aujourd'hui de l'occasion qui m'est offerte par l'un de vos journalistes (homme généreux et d'esprit large) pour vous envoyer mes compliments. Salut !

MOHAMMED BEN ABD-EL-KRIM.

(2) Message remis par le frère d'Abd-el-Krim à M. Paul Scott Mowrer, correspondant spécial du Chicago Daily News).

Que pensent de ceci MM. les pacifistes français ?

Déclarations du Sénateur Borah

Président de la Commission des Affaires étrangères aux États-Unis
(poste politique le plus important)

« C'est une chose singulièrement tragique que les nations neutres soient empêchées d'élever leur voix en faveur des Riffains. Ce peuple n'a jamais été conquis. Il lutte pour sa vie et pour sa liberté. L'appel d'Abd-el-Krim m'a vivement impressionné, parce que cet homme me paraît très sincère et ne demandait rien de plus que la justice et le droit pour son peuple de jouir de ses libertés traditionnelles. Je suis d'avis que le gouvernement des États-Unis devrait offrir ses bons offices. Si la France les rejette, nous aurons du moins fait ce que nous aurons pu pour mettre fin à ce gaspillage et c'est la France qui portera seule la responsabilité de la continuation des hostilités...

« La plupart des luttes de la prochaine décennie seront des soulèvements de peuples nominalement sujets qui chercheront à s'affranchir du joug étranger. Quant aux puissances dominantes, elles affirmeront invariablement que ces guerres sont des guerres domestiques chaque fois que des nations neutres offriront leur médiation. De cette façon, les pays neutres seront contraints à l'impuissance jusqu'au moment où leurs propres droits seront violés. » (2 octobre.)

L'impérialisme américain est comme on le voit lucide.

La reptilienne presse française n'a osé escamoter ces déclarations, comme elle a escamoté les si nobles messages du chef riffain. Elle a masqué sa rage impuissante par d'onctueuses et hypocrites paroles de conciliation, d'humilité envers la Grande Amérique, la noble Amérique, trop généreuse, trompée par les apparences... etc...

Pauvre, ridicule, petite France !

La Révolution d'abord et toujours

En juin dernier, lorsque devant les événements marocains l'opinion publique de ce pays, sous le coup des excitations d'une presse unanime, se laissait docilement ramener dans l'abjecte ivresse chauvine des années de grande guerre, l'opportunité politique d'agir en un sens contraire à l'activité nationaliste, nous avait amenés, en dépit de nous-même à contresigner avec des pacifistes bourgeois, l'appel aux travailleurs intellectuels de Henri Barbusse.

Le ton, certains passages de ce document, notamment ceux où il est fait appel à la volonté pacifique de l'opinion; au gouvernement de la République pour négocier un « juste » armistice; à la Société des Nations pour intervenir en faveur de la Paix, ressortissaient — est-il besoin de le dire? — à des principes vraiment inacceptables pour nous. Aucun autre texte de protestation contre la guerre marocaine n'ayant pu cependant — pour différentes raisons, — être établi, nous avons signé l'appel aux travailleurs intellectuels pour cette seule raison qu'il existait. Nous l'eussions signé sans même le lire; nous n'avons pas craint même d'engager sur ce texte les signatures de divers camarades que nous n'avions pu consulter en temps utile. Nous avons cru devoir imposer à tous la dure discipline de la signature.

Nous étions pourtant quelques-uns qui ne pouvions nous contenter de cette protestation platonique et dérisoire qui nous confondait avec des intellectuels que nous considérons comme les plus dangereux ennemis de la Révolution, ceux que Lénine stigmatisait du nom de social-traitres (socialistes en paroles — traitres au socialisme dans les faits) ceux pour les pleurnicheries desquels il n'avait que sarcasmes. Plus que jamais il importe qu'aucun doute ne puisse subsister dans le public de Clarté à cet égard. Il est bien évident que nous ne saurions absolument rien avoir de commun avec aucun organe social-démocrate, républicain ou simplement pacifiste. Cette déclaration, nous la jugeons comme particulièrement nécessaire au moment où paraît un nouveau quotidien du Bloc des Gauches : La Volonté, dirigé par un homme taré : Albert Dubarry, agent de Caillaux, et qui donne les répondants suivants : Séverine, Henri Barbusse (1), Victor Basch, Michel Corday, Alfred Dominique, L.-O. Frossard, Victor Margueritte, Georges Pioch, Léon Werth, Henri Béraud, J.-R. Bloch, José Germain, Joseph Jolinon, Joseph Kessel, Maurice Rostand, Titayna, etc...

Ce n'est donc pas par l'effet d'un simple hasard que les événements marocains ont vraiment jeté les uns sur les autres de jeunes intellectuels révolutionnaires venus de points aussi différents de l'esprit : Clarté, la Révolution surréaliste, Philosophies et plus tard Correspondance. C'est pourquoi nous situant d'abord du seul point de vue de l'esprit révolté contre sa première et sa plus évidente entrave : le régime capitaliste — nous avons rédigé en commun l'appel : La Révolution d'abord et toujours, dont nos abonnés ont déjà pu prendre connaissance.

Ce texte, premier résultat d'un travail entre intellectuels révolutionnaires sincères, mais d'essence et de formations différentes, trahit certes en maints endroits, les divergences initiales de points de vue différents. Il pêche dans sa terminologie surtout, par manque d'expérience. Il ne nous a nullement satisfait et nous avons senti tous ses défauts. Nous avons cependant passé outre. Il fallait faire ce premier pas. Il se trouve maintenant largement dépassé.

Depuis, en de fréquentes réunions, nous avons pu constater que nous pouvions et devons persévérer dans cette voie de mise en commun de nos activités révolutionnaires. L'entente entre nous est maintenant complète. On en jugera par la suite aux résultats de cette activité, qui, cela va sans dire, ne pourra se placer sur le terrain politique où elle n'aurait aucune raison de se différencier de l'action menée en France par le parti communiste.

De cette entente résultera la transformation totale de Clarté dont nos lecteurs ont pu sentir comme nous-mêmes l'absolue nécessité. — J. B. — M. F.

Le monde est un entre-croisement de conflits qui, aux yeux de tout homme un peu averti, dépassent le cadre d'un simple débat politique ou social. Notre époque manque singulièrement de voyants. Mais il est impossible à qui n'est pas dépourvu de toute perspicacité de n'être pas tenté de supputer les conséquences humaines d'un état de choses absolument bouleversant.

Plus loin que le réveil de l'amour-propre de peuples longtemps asservis et qui sembleraient ne pas désirer autre chose que de reconquérir leur indépendance, ou que le conflit inapaisable des revendications ouvrières et sociales au sein des états qui tiennent encore en Europe, nous croyons à la fatalité d'une délivrance totale. Sous les coups de plus en plus durs qui lui sont assénés, il faudra bien que l'homme finisse par changer ses rapports.

Bien conscients de la nature des forces qui troublent actuellement le monde, nous voulons, avant même de nous compter et de nous mettre à l'œuvre, proclamer notre détachement absolu et en quelque sorte notre purification, des idées qui sont à la base de la civilisation européenne encore toute proche et même de toute civilisation basée sur les insupportables principes de nécessité et de devoir.

Plus encore que le patriotisme qui est une hystérie comme une autre, mais plus creuse et plus mortelle qu'une autre, ce qui nous répugne, c'est l'idée de Patrie qui est vraiment le concept le plus bestial, le moins philosophique dans lequel on essaie de faire entrer notre esprit (2).

(1) Dans une rectification publiée par l'Humanité, Henri Barbusse a spécifié qu'il ne s'agissait que d'une collaboration d'ordre littéraire.

(2) Ceux mêmes qui reprochaient aux socialistes allemands de n'avoir pas « fraternisé » en 1914 s'indignent si quelqu'un engage ici les soldats à lâcher pied. L'appel à la désertion, simple délit d'opinion est tenu à crime : « Nos soldats » ont le droit qu'on ne leur tire pas dans le dos. (Ils ont le droit aussi qu'on ne leur tire pas dans la poitrine).

Nous sommes certainement des Barbares puisqu'une certaine forme de civilisation nous écœure.

Partout où règne la civilisation occidentale toutes attaches humaines ont cessé à l'exception de celles qui avaient pour raison d'être l'intérêt « le dur paiement au comptant ». Depuis plus d'un siècle la dignité humaine est ravalée au rang de valeur d'échange. Il est déjà injuste, il est monstrueux que qui ne possède pas soit asservi par qui possède, mais lorsque cette oppression dépasse le cadre d'un simple salaire à payer, et prend par exemple la forme de l'esclavage que la haute finance internationale fait peser sur les peuples, c'est une iniquité qu'aucun massacre ne parviendra à expier. Nous n'acceptons pas les lois de l'Economie ou de l'Echange, nous n'acceptons pas l'esclavage du Travail et dans un domaine encore plus large nous nous déclarons en insurrection contre l'Histoire. L'Histoire est régie par des lois que la lâcheté des individus conditionne et nous ne sommes certes pas des humanitaires, à quelque degré que ce soit.

C'est notre rejet de toute loi consentie, notre espoir en des forces neuves, souterraines et capables de bousculer l'Histoire, de rompre l'enchaînement dérisoire des faits, qui nous fait tourner les yeux vers l'Asie (3). Car, en définitive, nous avons besoin de la Liberté, mais d'une Liberté calquée sur nos nécessités spirituelles les plus profondes, sur les exigences les plus strictes et les plus humaines de nos chairs (en vérité ce sont toujours les autres qui auront peur). L'époque moderne a fait son temps. La stéréotypie des gestes, des actes, des mensonges de l'Europe a accompli le cycle du dégoût (4). C'est au tour des Mongols de camper sur nos places. La violence à quoi nous nous engageons ici, il ne faut craindre à aucun moment qu'elle nous prenne au dépourvu, qu'elle nous dépasse. Pourtant, à notre gré, cela n'est pas suffisant encore, quoi qu'il puisse arriver. Il importe de ne voir dans notre démarche que la confiance absolue que nous faisons à tel sentiment qui nous est commun et proprement au sentiment de la révolte, sur quoi se fondent les seules choses valables.

Plaçant au-devant de toutes différences notre amour de la Révolution et notre décision d'efficacité, dans le domaine encore tout restreint qui est pour l'instant le nôtre, nous : CLARTÉ, CORRESPONDANCE, PHILOSOPHIES, LA RÉVOLUTION SURRÉALISTE, etc., venus de différents points de l'esprit, déclarons ce qui suit :

1° Le magnifique exemple d'un désarmement immédiat, intégral et sans contre-partie qui a été donné au monde en 1917 par LÉNINE à Brest-Litovsk, désarmement dont la valeur révolutionnaire est infinie, nous ne croyons pas votre France capable de le suivre jamais.

2° En tant que, pour la plupart, mobilisables et destinés officiellement à revêtir l'abjecte capote bleu-horizon, nous repoussons énergiquement et de toutes manières pour l'avenir l'idée d'un assujettissement de cet ordre, étant donné que pour nous la France n'existe pas.

3° Il va sans dire que, dans ces conditions, nous approuvons pleinement et contresignons le manifeste lancé par le Comité d'action contre la guerre du Maroc, et cela d'autant plus que ses auteurs sont sous le coup de poursuites judiciaires.

4° Prêtres, médecins, professeurs, littérateurs, poètes, philosophes, journalistes, juges, avocats, policiers, académiciens de toutes sortes, vous tous, signataires de ce papier imbécile « Les intellectuels aux cotés de la Patrie », nous vous dénonçons et vous confondrons en toute occasion. Chiens dressés à bien profiter de la Patrie, la seule pensée de cet os à ronger vous anime.

5° Nous sommes la révolte de l'esprit ; nous considérons la Révolution sanglante comme la vengeance inéluctable de l'esprit humilié par vos œuvres. Nous ne sommes pas des utopistes : cette Révolution nous ne la concevons que sous sa forme sociale. S'il existe quelque part des hommes qui aient vu se dresser contre eux une coalition telle qu'il n'y ait personne qui ne les réprouve (traîtres à tout ce qui n'est pas la Liberté, insoumis de toutes sortes, prisonniers de droit commun), qu'ils n'oublient pas que l'idée de Révolution est la sauvegarde la meilleure et la plus efficace de l'individu.

GEORGES ALTMAN, GEORGES AUCOUTURIER, JEAN BERNIER, VICTOR CRASTRE, CAMILLE FÉGY, MARCEL FOURRIER, PAUL GUITARD, JEAN MONTREVEL.

CAMILLE GOEMANS, PAUL NOUGÉ.

ANDRÉ BARSALOU, GABRIEL BEAUROY, EMILE BENVENISTE, NORBERT GUTERMANN, HENRI JOURDAN, HENRI LEFEBVRE, PIERRE MORHANGE, MAURICE MULLER, GEORGES POLITZER, PAUL ZIMMERMANN.

MAXIME ALEXANDRE, LOUIS ARAGON, ANTONIN ARTAUD, GEORGES BESSIÈRE, MONNY DE BOULLY, JOE BOUSQUET, ANDRÉ BRETON, RENÉ CREVEL, ROBERT DESNOS, PAUL ÉLUARD, MAX ERNST, THÉODORE FRAENKEL, MICHEL LEIRIS, GEORGES LIMBOUR, MATHIAS LUBECK, GEORGES MALKINE, ANDRÉ MASSON, DOUCHAN MATITCH, MAX MORISE, GEORGES NEVEUX, MARCEL NOLL, BENJAMIN PÉRET, PHILIPPE SOUPAULT, DEDÉ SUNBEAM, ROLAND TUAL, JACQUES VIOT.

HERMANN CLOSSON,

HENRI JEANSON.

PIERRE DE MASSOT

RAYMOND QUENEAU.

GEORGES RIBEMONT-DESSAIGNES.

(3) Faisons justice de cette image. L'Orient est partout. Il représente le conflit de la métaphysique et de ses ennemis, lesquels sont les ennemis de la liberté et de la contemplation. En Europe même qui peut dire où n'est pas l'Orient ? Dans la rue, l'homme que vous croisez le porte en lui : l'Orient est dans sa conscience.

(4) Spinoza, Kant, Hegel, Schelling, Proudhon, Marx, Stirner, Baudelaire, Lautréamont, Rimbaud, Nietzsche ; cette seule énumération est le commencement de votre désastre.

Cinq ans après la mort

de

Raymond Lefebvre



(Raymond Lefebvre dessin de Méla-Muter).

Voici cinq ans que Raymond Lefebvre et avec lui les deux syndicalistes Lepetit et Vergeat, l'interprète russe Toubine, ont disparu, périés en mer. Ils s'étaient embarqués sur un bateau de pêche à Vaïda Gouba sur l'Océan Arctique. Le blocus de la Russie par les armées blanches leur interdisait toute voie de retour par le continent ; la police internationale les guettait aussi aux frontières. Bien que la saison fut déjà avancée, ils décidèrent de gagner Vardoë et la Norvège Septentrionale. Dans les premiers jours d'octobre ils prirent la mer. Le lendemain même de leur départ une tempête s'éleva qui dura trois jours.

Les recherches entreprises par la suite ne donnèrent aucun résultat. Dans cette mer peu fréquentée et envahie dès l'automne par les glaces, aucune épave du naufrage ne fut même recueillie.

Chaque année, vers cette même date, nous n'avons jamais manqué dans *Clarté* de commémorer l'anniversaire de cette disparition. Le vide ouvert par la mort de Lefebvre, nul depuis n'a pu le combler. Un Lefebvre ne se remplace pas, guide clairvoyant en un temps de ténèbres. Cette revue dont il avait été avant même sa parution l'inspirateur, n'a fait que suivre les voies qu'il nous avait indiquées.

A nous donc était échue la lourde charge de conserver, parmi les vivants oublieux, la pensée d'un mort dont peu d'hommes ont pressenti le génie.

Or, tout récemment, nous avons pu lire dans le *Journal* à l'occasion d'un reportage en U. R. S. S. un article de M. Henri Béraud, qui ose par ailleurs se réclamer de l'amitié de Raymond Lefebvre, et où il reprend à son compte une infâme canaillerie sur sa mort dont nous avons fait justice en son temps : Les Soviétiques auraient fait disparaître le pèlerin déçu. C'était d'ailleurs la version officielle de la police internationale et de ses mouchards en 1920. Simple et suggestif rapprochement.

Quelque répugnance que nous ayons à souiller nos colonnes d'une telle boue, il est bon que tous nos lecteurs, devant qui nous nous devons d'instruire avec toute la gravité qu'une telle affaire comporte le procès de M. Henri Béraud, connaissent pour s'en souvenir l'injure intolérable faite à l'homme dont il nous appartient de faire respecter la mémoire.

L'article est intitulé : « La mystérieuse disparition de Raymond Lefebvre pèlerin déçu de son pèlerinage à Moscou. » Il commence ainsi :

« Vers le milieu de l'année 1920, un écrivain français qui s'appelait Raymond Lefebvre, partit pour la Russie. »

« Il n'en revint jamais. »

« C'était un militant de l'extrême-gauche que sa violence à froid... etc. »

(Suivent quelques impressions journalistiques sur la personnalité de Raymond Lefebvre, les circons-

tances qui le poussèrent à partir en Russie, la brève dépêche annonçant sa disparition...

« En attendant des explications qui ne vinrent jamais. »

L'auteur imagine le sort d'un homme que les bolcheviks auraient déporté en Sibérie : « Cet homme serait plus aboli qu'un mort » écrit-il.

« J'imaginai qu'un étranger, ennemi des Soviétiques, quittait Moscou accompagné jusque dans son wagon par ses amis ; il part, il est parti. En route, dans quelque une de ces gares mortes, sans ville ni village, comme elles sont toutes là-bas, des sbires l'attendent. Sous quelque prétexte bureaucratique, on le prie de descendre. Il obéit. Du temps passe en discussion, le train repart. Dès lors, il n'est plus rien sur terre. Il n'est plus qu'un étranger aux mains de policiers talars ou mongols. »

(Puis vient l'histoire de deux reporters qui voyageant en Russie à cette même époque et qui découvrent dans l'armoire de la chambre où ils logent une espionne de la Tcheka. Enfin « l'atmosphère étant créée », comme on dit, cette conclusion :)

« Maintenant, je pense avec angoisse à ce mystère, jamais éclairci, que fut la disparition de Raymond Lefebvre. Crut-on jamais, parmi ses compagnons de lutte, à l'étrange fable du volier ? Sans doute, Lefebvre était intrépide ; mais cela peut-il expliquer qu'il se fut livré, seul sur un bateau de pêche, aux hasards d'une tempête, lui qui ignorait tout de la navigation ? Si cela même était plausible, que signifiait cet étrange départ ? Raymond Lefebvre était (à cette époque où M. Treint servait dans l'armée blanche de Pologne) l'un des très rares Français communistes. Cela lui devait mériter les égards des Soviétiques — si le pèlerinage n'avait pas déçu le pèlerin. Que s'était-il passé là-bas ? Qu'avait-il dit ou fait ? Quelle imprudence ? »

« Effrayante énigme. Saura-t-on jamais ! Dans son dernier livre, *Le Sacrifice d'Abraham*, sur l'exemplaire qu'avant de partir il m'avait affectueusement dédié, je relis cette phrase : « La vérité, c'est que vous avez devant vous, un futur abominable et que votre cœur de vieux civilisé courtois se serre... »

Voilà l'outrage, le faux, le faux vulgaire. Nous étions quelques-uns à ne pouvoir le tolérer. Jean Bernier, qui connut autrefois M. Béraud et fut en ce même temps l'intime de Lefebvre, au nom de nous tous, et sans préjudice des sanctions qui pourront intervenir dans la suite, pris le premier l'initiative d'envoyer au faussaire la lettre ouverte que l'on va lire. Je n'ai pour ma part absolument rien à y ajouter.

Marcel Fourrier.

Lettre ouverte à Henri Béraud

Quand un être de votre sorte, Henri Béraud, se répand dans la presse qui le paie pour concourir à l'abrutissement des français, je n'ai rien à dire. Que me chaut vos histoires de théâtre, vos engueulades de garde champêtre et votre *beaufolais* professionnel ! Quand un être de votre sorte, Henri Béraud, se répand dans la littérature française et y cueille le laurier, je pense simplement que la littérature française n'a que ce qu'elle mérite.

Qu'un être de votre sorte, Henri Béraud, publie une enquête au pays des Soviets qui ne témoigne que de sa bêtise et de sa bassesse, soit ! Les Soviets en ont vu d'autres.

Mais qu'un être de votre sorte, Henri Béraud, salisse dans une feuille infâme le souvenir de mon ami Raymond Lefebvre, je ne le tolère pas.

Raymond Lefebvre, pèlerin déçu de son pèlerinage à Moscou !

Je sais, Henri Béraud, que votre ignorance égale l'impuissance congénitale de votre esprit ; pourtant je ne doute pas que vous ayez lu la longue lettre de Lefebvre envoyée de Russie et que nous publiâmes dans *Clarté* après sa mort. Est-elle, cette lettre que nous republions aujourd'hui, une lettre de déçu ou d'ennemi des Soviets ?

Raymond Lefebvre assassiné par les Soviets !

A votre tour, maintenant que vous êtes « arrivé » (arrivé à quoi ?) vous reprenez ce vieux ragot de police, de police internationale. Mais avec une variante. Affectant d'ignorer que, les premières années de la Révolution, des dizaines et des dizaines de révolutionnaires furent coulés bas dans l'Océan Arctique et en Mer Noire par les croisières blanches et la police internationale, — ce qui ne veut point dire d'ailleurs, contrairement à ce que vous ne manquerez pas d'écrire à ma place, que tel fut le sort de Lefebvre qui comme chacun le sait ne voyageait point seul mais avec Lepetit et Vergeat disparus avec lui —, vous lancez votre insinuation imbécile. Vous faites à une grande échelle votre petit métier. Vous inventez un fait divers « sensationnel » et débitez je ne sais quelle histoire grotesque d'un Lefebvre escamoté par les Soviets et labourant à perpétuité en Sibérie sous la garde de policiers mongols et tartares (*sic*).

Il est possible, Henri Béraud, qu'avec un peu de cran vous ayez pu faire une assez belle canaille. Mais non ! vous n'êtes même pas de taille à mentir carrément. Vous êtes bien digne de votre public. Employé réjoui, vous exercez votre abjecte faconde française aux dépens de la grandeur ; cette loi-là vous frappe qui condamne les prostitués de toute sorte à s'efforcer, un rire canaille en gueule, d'amener à leur fange toute espèce de pureté. C'est ainsi que Raymond Lefebvre subit aujourd'hui vos simagrées obscènes. Il vous connut en un temps où, petit provincial comiquement hanté de lectures balzaciques, vous n'aviez pas encore, Rubempré à la manque, « conquis la capitale », et où membre de l'Association Républicaine des Anciens Combattants, vous faisiez profession d'antimilitarisme révolutionnaire. Comme vous applaudissiez alors à notre haine des états-majors, à nos diatribes juvéniles, à notre internationalisme de néophytes ! Faut-il tout de même qu'il ait été grand, celui-là pour qu'en dépit de votre nature vile, il ait fait impression sur vous et que vous vous targuiez encore — sans souffler mot naturellement de ce qui vous l'avait valu — de cette dédicace « affectueuse » que, dans sa soif d'action, de recrutement, il vous consentit un jour !

Lefebvre n'est plus là maintenant pour faire justice de vous. Mais il y a son discours au deuxième Congrès de l'Internationale Communiste (édité à *Clarté*) et sa lettre dont je parlais plus haut. Cette lettre qui vous convainc de mensonge, je vous somme d'en publier dans le *Journal* où vous représentâtes Raymond Lefebvre comme ayant renié la Révolution russe, assez pour que la vérité soit rétablie.

Comme il faut parler à chacun le langage qu'il mérite, je crois devoir vous prévenir en mon nom personnel, que si vous n'assurez pas cette maigre réparation à l'insulte que vous venez de faire à sa mémoire, il vous en cuira.

Jean BERNIER.

Je reviens d'un long voyage éblouissant...

(Fragment d'une lettre de Russie⁽¹⁾)

Moscou, septembre 1920.

... En vérité, la faute de tout cela n'est pas aux hommes. Il y a plus grave, il y a pis que cela, il y a que l'atmosphère communiste elle-même, manque en France. Nous devons presque tout commencer par le commencement et sans nous dissimuler l'immensité de la tâche, ses aspérités... Ah ! quel écart entre l'inquiète modestie qu'un révolutionnaire français se sent au cœur ici au spectacle de tout ce que suppose d'ordre et de génie une Révolution sociale... et la candide certitude de camarades comme Verfeuil, écrivant qu'ils entrent dans la III^e Internationale pour y amender la doctrine du communisme russe au nom de la tradition socialiste française. Le voyage en Russie, seul, peut faire entrevoir à un révolutionnaire de chez nous, l'énormité de notre insuffisance actuelle et l'obligation où nous sommes de laisser là, sans délai, une tradition de phraséologie sonore et baiseuse, pour inaugurer une ère d'action et de préparation à l'action.

Car, ce qui distingue jusqu'ici le Parti Socialiste français, c'est son imprévoyance systématique et son inertie. A part quelques meetings, son action est nulle. Son organisation même lui interdit le moindre geste. Et la présence d'un état-major d'hommes politiques, démocrates, contre-révolutionnaires écartant de lui un fort élément ouvrier communiste, le Parti n'a même pas, avec la fraction révolutionnaire du syndicalisme, les relations étroites, constantes, directes, sans lesquelles il n'est rien. Cette unité, dont certains de ses militants sont si fiers n'existe pas.

Le prolétariat français, ces masses ardentes et tenaces qui se sont dressées en mai et qui, laissées à elles-mêmes, sans guides, sans doctrine, sont retombées dans la défaite, attendent impatiemment que naisse le Parti vraiment unifié qui, pur de tout alliage démocratique petit-bourgeois, groupera ceux (et ceux-là seuls) qui travaillent à la destruction du régime actuel à son renversement par la violence, au triomphe de la dictature du prolétariat — élaborant dans la guerre civile un Communisme autoritaire, prélude du Communisme international libéré.

Et qu'on ne vienne pas, à propos de tout, objecter qu'entre la Russie et la France il y a des différences économiques, politiques, culturelles qui interdisent la moindre assimilation. Bien sûr que ces différences sont profondes ! Je m'en aperçois mieux encore que ceux qui ne sont pas sortis de France de leur vie. Mais ces différences ne portent pas sur tout. Elles ne portent pas sur la doctrine communiste

dans son essence qui est internationale. Et parfois, elles ne font que donner une force de plus à l'exemple à l'expérience russes. Bien souvent elles jouent le rôle d'un *a fortiori*.

Au surplus, commençons par créer un commencement de vie révolutionnaire organisée, chez nous, un noyau. Plus tard nous en viendrons aux nuances. Créons d'abord la base, l'essentiel. D'un Parti purement électoral et manœuvrier, faisons un Parti d'action de cadres, d'action de masses et d'éducation doctrinale. A chacun sa besogne : que ceux d'entre les membres actuels du Parti Socialiste qui veulent se borner à l'action parlementaire, à l'action légale, aillent retrouver les républicains, bourgeois de gauche et reprendre la grande tradition du Bloc. « Ces gens-là », me disait tout à l'heure Lénine, en une formule excellente (et il s'agissait du centre, ainsi que de la droite socialiste), *ces gens, s'ils ne valent plus rien comme révolutionnaires, peuvent encore valoir quelque chose comme bourgeois.*

Quant à ceux qui veulent, par l'action légale et illégale, préparer, organiser et faire la Révolution communiste, qu'ils fassent de ce qui fut le Parti Socialiste français, un Parti Communiste. Il faut que ce soit là l'œuvre du prochain congrès. Le prolétariat français n'est pas seul à l'attendre anxieusement. L'immense masse ouvrière et paysanne de Russie le guette venir. *Je reviens d'un long voyage éblouissant* à travers la Russie du Sud et de l'Ukraine. Partout, dans tous les villages, dans toutes les villes, des foules humaines formidables venaient acclamer la Révolution internationale et nous dire que malgré leurs souffrances, leurs privations et l'épouvante quotidienne de l'épidémie, de la guerre civile de la guerre impérialiste, le peuple russe ne lâcherait sa musette à grenades qu'après le triomphe mondial du Communisme et que, s'il réclame du peuple français une action directe de masses contre la politique orientale du gouvernement bourgeois français, c'est moins encore dans son intérêt même à lui, peuple russe, grandi dans la force souveraine de sa souffrance et de sa foi, que dans notre intérêt à nous, peuple avili sous la victoire de ses maîtres et creusé lentement par cette avilissante misère faite de luxe, de vice et de trahison.

Ici, malgré le blocus, malgré la guerre toute chose s'organise, se prépare ; on jette les fondations d'une puissance.

En France, tout se pourrait dans l'imprévoyance et dans la concussion, tout et jusqu'à la force prolétarienne.

L'heure a déjà sonné d'un Parti d'action.

Raymond LEFEBVRE.

(1) Cette lettre a été publiée dans le N° 44 de *Clarté* journal, du 4 décembre 1920.

INDUCTION TECHNIQUE, SCIENCE EXPÉRIMENTALE ET ENSEIGNEMENT

Pourquoi la bourgeoisie entretient soigneusement le préjugé des capacités.

Les écrivains et les penseurs ont toujours méprisé le journalisme car il en prend trop à son aise avec la vérité. Nietzsche, dans *l'Origine de la tragédie*, va plus loin. Après avoir appelé le journaliste un esclave du papier quotidien, il n'oublie point de nous faire observer que cet esclave nous tire à lui et c'est au point que « les maîtres les plus éminents pour tout ce qui regarde la culture de l'esprit », sont obligés de le singer. Ils sont contraints, écrit-il « de s'emparer désormais du ton et des manières du journaliste et s'assimilant l'élégance facile du métier, de se métamorphoser en un joyeux papillon intellectuel ». De fait, ce n'est point seulement un Romier ou ce petit insecte de Johannet qui prostituent le savoir en s'installant chez Coty à la manière dont Dorante et Tartufe s'impatronisaient chez M. Jourdain ou le bonhomme Orgon. Dans les « grandes revues » le journalisme sévit : chez MM. Bainville, Chaumeix, Doumic ou Marcel Prévost, on dédaigne l'exactitude et l'on méprise le style (1). Je vais plus loin : le livre lui-même n'est le plus souvent qu'un recueil d'articles écrits à la diable, avec brutalité, avec impudence, avec le dessein d'intimider le lecteur à force d'aplomb (2). La bourgeoisie est tombée si bas qu'on en arrive, le plus naturellement du monde, à croire que certains de ses écrivains, un Sainte-Beuve, un Taine, un Renan, un Flaubert, n'auront bientôt plus qu'un public révolutionnaire, d'ailleurs restreint. Pourquoi ? Parce que le « bien écrire » de ces maîtres — on le voit surtout pour Flaubert — n'est qu'une façon de bien penser et de chercher honnêtement, si pénible que soit cet effort, à exprimer correctement leurs idées. Aussi restent-ils ignorés de notre bourgeois « moyen », chaud partisan du bloc national et défenseur, comme de juste, des études classiques. Il sait tout, cet excellent homme, sans avoir rien étudié ; et quand il a lu son Bailly son Buré ou son Maurras de chaque jour, aucun problème ne l'embarasse.

Le souci de la juste expression, le respect de la

(1) La *Revue de Paris* est un *Journal des Débats* paraissant tous les quinze jours. La *Revue universelle* est un pot-pourri : elle tient de l'*Action Française*, du *Gaulois* et de la *Croix*.

(2) Nos gens de l'*Action Française* exagèrent ces défauts jusqu'à la caricature. Daudet, Maurras, Bainville, font penser à l'immortel et grotesque Hussonnet de *l'Education sentimentale*.



(Dessin de
Constantin TERECHOVITCH)

pensée et le culte du vrai ne se rencontrent plus guère que dans des périodiques peu lus. On se doit d'autant plus de les signaler à l'attention du lecteur.

L'étude que M. L. Basso consacre à l'induction technique et à la science expérimentale justifie les anticipations proudhoniennes (*Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*. — 6^e étude : le Travail) et elle aurait plu à notre vieux maître Georges Sorel (3). S'ils la pouvaient comprendre, elle renseignerait nos journalistes conservateurs qui défendent avec une ignorance scandaleuse les études dites « désintéressées » et prétendent « formatrices de l'esprit » parce que sans contact avec l'application. Certes le travail de M. Basso ne se propose expressément pas de déchirer le voile idéologique dont la bourgeoisie couvre ses intérêts de classe, en séparant la théorie

(3) *Induction technique et science expérimentale*, par L. Basso : *Revue philosophique* de janvier-février 1925.

de la pratique. L'auteur se borne à nous renseigner. Mais ainsi, il nous arme bien mieux que n'aurait pu faire un discours passionné.

Que nous apprend donc M. Basso ? Bien des choses que nous savions déjà un peu, mais qui avaient besoin d'être mises en ordre et approfondies. « L'idée d'application, écrit M. Basso, n'implique en soi, aucune atteinte au caractère scientifique de la connaissance. On applique l'algèbre à la géométrie, les mathématiques à la physique, une science à une autre science, en vue d'obtenir un instrument d'investigation plus efficace et d'atteindre des ordres de phénomènes plus complexes. »

À la rigueur, les graves barbons du *Temps* concéderaient ce premier point — surtout si l'on gardait le latin et ses « finesses » : parlez-moi de lui pour bien ouvrir un ventre ou tâter correctement un pouls ! Si le mouvement scientifique n'avait que la direction dont on vient de parler ; si l'on passait toujours de la Contemplation à l'Action, les techniques ne seraient malgré tous leurs services que des genres inférieurs de la Science. Déduites des connaissances théoriques planant dans le ciel de l'Abstraction, les techniques ne contribueraient pas au progrès du Savoir. Elles sortiraient de lui par voie de déroulement.

Mais il n'en est rien. Le mouvement inverse existe et peut-être précède-t-il l'autre. Les opérations pratiques, les solutions d'espèce, les techniques d'art et de métier sont fécondes en tant que telles : elles conduisent normalement à la généralité, l'abstraction et la certitude qui caractérisent la science. L'ouvrier le contremaître, l'ingénieur tiennent le même rôle que le chercheur en son laboratoire.

Comment, d'ailleurs, séparer la science de la pratique du moment que « toute science naît à l'origine d'un art » qu'elle contribue ensuite à nourrir et à rénover ? Ce qui fut vrai, jadis, l'est davantage encore aujourd'hui : « Aucun cadre n'est plus apte — écrit M. Basso — que celui de la grande industrie moderne à faire ressortir le mécanisme réciproque et continu de ce processus fondamental, grâce à la vision en quelque sorte synoptique qu'il nous présente de la progression selon laquelle l'effort toujours plus réfléchi du technicien tend vers la rectitude logique et la plénitude de signification de l'œuvre de science, tout en conservant sa nature et son individualité propres. » Et M. Basso dit, non moins justement, quelques pages plus loin : « Dans une large mesure pourrait-on dire, la science ne fait que régulariser et en quelque sorte légitimer l'apport théorique de la tentative technique que le succès a révélée. » De l'action à l'idée féconde et de l'idée à l'action qui la vérifie et ensuite la prolonge, tel est le cycle qu'accomplit sans cesse la pensée scientifique. Interaction constante du savoir et de la pratique, voilà ce qui la caractérise. Un problème industriel — celui des turbines à vapeur par exemple — semble bien au premier abord « n'appartenir qu'à l'ordre technique élémentaire. » Pourtant « il a fallu non seulement utiliser les relations les plus complexes de la thermodynamique et de la mécanique des fluides, mais encore et surtout rechercher, expérimenter, induire, en un mot faire de la science. » Seulement procéder ainsi, ce n'est point pour cela désertier l'atelier au profit du laboratoire. Bien des fois « le savant est obligé de se faire son propre ingénieur, de même que le technicien se trouve couramment amené à se faire son propre savant ». Et M. Basso n'a point tort de rappeler que les recherches de métallographie instaurées dans les grandes usines ont aidé aux progrès d'une branche de la science : la cristallographie.

Pour être bien compris de son lecteur, M. Basso traite assez longuement de la théorie du navire. Elle emprunte à plusieurs disciplines scientifiques distinctes puis, après tâtonnements et expériences, elle découvre à son tour : « elle représente un groupement de vues et d'investigations scientifiques qui demeurent telles en dépit du but final qui les rassemble ». Il en va de même de toute codification des pratiques d'art et de métier. Toutefois sa part dans l'élaboration des découvertes scientifiques est généralement masquée du fait que le progrès industriel s'échelonne dans le temps « et se décompose en trop de stades concrets » Mais il n'existe aucun conflit de fond, aucune différence de nature entre la science et les techniques. « La découverte de principes et de lois peut à chaque instant se dégager d'opérations à première vue exclusivement empiriques, basées sur la comparaison et l'emploi des coefficients d'expérience. »

J'espère avoir prouvé au public de *Clarté* que tout le travail de M. Basso mérite d'être lu, voire même relu — car relire c'est bien lire — par les militants cultivés du socialisme. Ils seront affermis dans cette conviction, d'origine proudhonnienne, que la bourgeoisie sait fort bien servir ses intérêts et pratiquer surnoisement la lutte des classes tout en ayant l'air de la nier. Ils comprendront que toutes les belles phrases sur les humanités et le classicisme tendent à sauvegarder les privilèges capitalistes ; ils verront que la bourgeoisie se défend quand, par son système d'éducation, elle sépare la théorie de la pratique ; oppose les études désintéressées aux études utilitaires ; veut enfin que le lycée — réplique laïque des établissements cléricaux — reçoive l'élite studieuse et soit seul à conduire soit aux Facultés, soit aux grandes écoles.

De temps à autre, il convient de faire des incursions chez l'adversaire. Elles ne manquent jamais d'intérêt quand, derrière le voile des beaux mots, on découvre la question des profits. Au temps de l'avocat Bérard, il fallait voir avec quelle fureur comique *Le Temps*, porte-parole du grand patronat, s'élevait contre certaines « équivalences ». Pensez donc : On avait osé parler d'ouvrir les portes des Facultés aux ingénieurs des Arts et Métiers, à des machurons dépourvus du baccalauréat ! Quel sacrilège ! C'était l'avilissement de la culture et le triomphe des « primaires ». Voyons, mais qu'est-ce que ça sait un *gadzar* ? Ça n'a pas fait de latin, ça n'a étudié les mathématiques et les sciences qu'en vue de fins utilitaires et ça ne peut décemment pas entrer en concurrence avec les fins produits de nos lycées et de nos jésuitières !

On ne disait pas — et pour cause ! — que si l'enseignement technique conduit tout aussi bien qu'un autre à l'enseignement supérieur, il ne reste plus qu'à le généraliser et à envisager la disparition des lycées. Mais la peur de cette éventualité était au fond de l'éloquence des rédacteurs du *Temps*.

Les arguments des bourgeois ne doivent pas émouvoir un socialiste. Il doit savoir que rapidement utilisables par l'industrie, les élèves des écoles pratiques, des écoles nationales professionnelles et des écoles d'Arts et Métiers, ne sont pas inférieurs, au point de vue intellectuel, aux élèves du même âge de l'enseignement secondaire public ou privé. J'oserais même dire, parlant par expérience, que la moyenne est meilleure dans l'enseignement technique, on n'y connaît presque pas le cancre. Aussi les *gadzarts* qui

se dirigeront vers les Facultés s'y distingueront-ils tout comme ils brillent à l'école supérieure d'électricité ou dans les instituts électro-techniques.

On se moque de nous ; on nous prend pour des bêtes en nous disant que le même enseignement diffère de nature, selon le genre d'établissement qui le dispense. Pour me servir d'exemples concrets : une même expérience a, ici ou là, une même valeur éducative ; il n'y a qu'une géométrie (élémentaire) et l'on ne voit point pourquoi elle serait plus formatrice de l'esprit au lycée que dans la classe correspondante de l'école nationale professionnelle. Un théorème est toujours un théorème ; on tire un profit spirituel de sa démonstration si le professeur a été ingénieux ; s'il a su se faire comprendre des élèves les plus mal doués et s'il a obtenu la collaboration de son auditoire. Mais qui ne voit alors que ce qui compte le plus, c'est la valeur pédagogique du maître ? Or, celle-ci n'est point un privilège des agrégés, car tel qui sait beaucoup enseigne fort mal. Opposerait-on livre à livre ? De chaque côté il en existe de bons et de mauvais (4). Parfois ce sont les mêmes. Pour mon compte, je connais une école nationale professionnelle où les candidats aux Arts et Métiers suivent pas à pas l'algèbre de Commissaire et la géométrie de Guichard, toutes deux en usage dans la classe de mathématiques A et B des lycées. Quand ces jeunes gens entrent aux Arts et Métiers, ils ont déjà vu plus de choses et ils sont plus forts en algèbre et géométrie élémentaires que les bacheliers moyens sortant de 1^{re} C et D. D'après cela, jugez de la différence qui existe plus tard entre le bachelier et l'ingénieur à qui l'on osait parler — après trois années d'études supplémentaires — de fermer les portes des Facultés !

Oui, les faits sont tels, mais la bourgeoisie a tout intérêt à maintenir bien vivant dans l'esprit des masses le tenace préjugé des « capacités », contre lequel Proudhon s'élevait avec véhémence quand il voyait les prolétaires se choisir des représentants en dehors de leur classe. Il faut, pour que le régime se maintienne, regarder certains établissements comme *supérieurs* à d'autres, maintenir aussi le prestige des études de *rhétorique*, afin que le journaliste, l'écrivain et l'avocat restent nimbés d'une auréole de respectabilité leur donnant du crédit auprès du peuple.

Le lycée avec ses longues et lentes études, puis les grandes écoles qui y font suite et où la science est soigneusement séparée de la pratique professionnelle, sont pour le capitalisme des réservoirs de dirigeants et des pépinières d'apostats : je dis d'apostats en songeant aux boursiers bien doués que la bourgeoisie accueille dans ses rangs, après leur avoir inoculé ses dogmes, afin de se renouveler, de se maintenir, de se rajeunir le sang aux dépens du prolétariat.

Certes l'école unique est stupidement combattue par les ultra-conservateurs. Mais ces fossiles constituent ce que notre ami Berth appelait très justement jadis la classe *pré-capitaliste*. Leurs imprécations ne comptent pas. *L'école dite unique est dangereuse*

pour le devenir du prolétariat révolutionnaire. En multipliant le nombre des bourses de l'enseignement secondaire, en les attribuant à l'élite des écoliers studieux, la bourgeoisie *décapite* à coup sûr le prolétariat. Nos instituteurs radicaux et socialistes préparent avec enthousiasme leurs bons sujets pour l'enseignement secondaire ; ils vont se réjouissant de ce que les temps sont enfin changés parce que les fils des maçons et des cordonniers auront désormais de larges facilités pour devenir polytechniciens, officiers de marine ou ingénieurs. Ils vont se réjouissant et ils donnent le peuple en pâture au Baal capitaliste. Aimant très sincèrement le prolétariat, mais niant l'existence des classes ou souhaitant leur fusion ils ne voient pas qu'ils assurent la domination de la bourgeoisie et font asservir les travailleurs par les enfants auxquels ils ont donné le jour.

Ce n'est point dans un tel esprit, ce n'est point avec de telles vues petites-bourgeoises que des socialistes — je conserve à dessein ce vieux beau mot chargé de sens — doivent aborder le problème de l'enseignement. Le dogme des « capacités » scientifiques et littéraires est un de ceux qui doivent d'abord être démolis car il sert très efficacement l'immense parasitisme dont nous sommes les victimes et qui ne fait que croître et embellir. Au nom des « capacités » les rémunérations les plus disproportionnées, les plus invraisemblables et les plus extravagantes peuvent — tout comme la prébation des clercs — faire honnête figure aux dépens du travail nécessaire et vraiment créateur d'utilité.

Tous constitués en pauvreté, tous voués à la frugalité parce que nous ne pouvons jamais produire que l'indispensable à la vie de tous, nous nous proposons de ramener tout le monde à la production. L'occupation qui — en dehors des loisirs — n'est point liée à l'atelier ou au travail agricole, nous semble indigne de réclamer un traitement (5) encore bien moins un traitement de faveur. Elle a fatalement comme contre-partie le paupérisme, c'est-à-dire le régime d'une faim au jour le jour et qui s'étend sur toute la vie des exploités. *Une heure de travail utile vaut une heure de travail utile quelle que soit la nature du travail.* (6) Le savant admet cette loi : c'est un moine de la recherche scientifique. Elle est rejetée en revanche, par la cohue des gens de lettres, par la foule des « artistes » et des « penseurs »... pour rire. On sera obligé de la leur imposer.

Science et application, théorie et pratique, laboratoire et atelier, déduction et induction doivent se prêter un mutuel appui et progresser de concert. Il y a certainement pour nous aussi, une école unique, c'est l'école du travail, de la polytechnique, commençant dès que les bases du savoir sont acquises et conduisant les meilleurs esprits soit à l'invention d'art, soit à la découverte scientifique, deux aspects inséparables et complémentaires du génie humain.

Yves MADEC.

(5) Ceci est une opinion propre à notre collaborateur et à laquelle nous ne saurions entièrement souscrire. (n. d. l. r.)

(6) Voyez à ce sujet les fines remarques de Robert Louzon dans le numéro 3 de la *Révolution prolétarienne* : Les prétentions des intellectuels et la loi de conservation de l'énergie.

Wembley, la Foire impérialiste

L'Empire britannique a voulu donner aux foules, pour une deuxième fois, le spectacle de ses inépuisables richesses et de sa puissance mondiale. Aux portes même de Londres, à Wembley, se tient actuellement l'Exposition qui a pour but, selon l'expression officielle de « *montrer au monde que la plus puissante entreprise de civilisation qu'est cet Empire est uniquement inspirée par des buts pacifiques et le bien de l'humanité* ».

En quinze minutes, des trains rapides partis du centre de Londres vous amènent à Wembley. Première impression en entrant dans cette ville improvisée qui mesure environ un kilomètre carré de superficie : une vaste, une colossale foire, où le mercantilisme apparaît triomphant. A peine descendu du train, vous vous trouvez entouré de vendeurs empressés, de belles filles d'Albion, habillées en costumes plus ou moins exotiques, criant à tue-tête et vous offrant à acheter quelque banal petit objet, qu'il vous serait facile de trouver chez n'importe quel commerçant de Londres. Et à mesure que vous parcourez les différentes parties de l'Exposition, cette impression de marché se retrouve partout.

Le mercanti domine et sa mentalité particulière qui vise au profit monétaire, a marqué de son cachet tout cet étal. En pouvait-il être autrement ? L'Empire britannique ne vise-t-il pas avant tout de s'emparer des richesses naturelles de la terre en vue de « *trafiquer* », Wembley, image de l'Empire trafiquant, ne pouvait pas ne pas nous donner cette idée de lucre qui constitue son caractère essentiel.

Les différents pays qui composent l'Empire ont voulu se surpasser les uns les autres par la richesse de leurs productions. Dans cette lutte, la palme revient, comme il fallait s'y attendre au Canada et à l'Australie. Ces deux colonies, ou plutôt ces deux vastes continents, ont visé au colossal. Dans des pavillons, qui sont d'immenses bâtisses, elles ont exposé des échantillons de leurs divers produits : bois, céréales, différents produits agricoles, bétail, laine, peaux, différentes sortes de minerais, etc., tout cela présenté de façon à ce qu'on apprécie la qualité de l'article exposé en même temps qu'on acquiesce une idée du chiffre total de sa production. La note prédominante dans ce déploiement des richesses est la naïveté qui caractérise d'ordinaire les étalages des épiciers. La monotonie, le manque d'imagination et le mauvais goût en sont les caractéristiques. Nous voyons ainsi l'Australie et la Nouvelle-Zélande, grands exportateurs de viande, exposer d'immenses quartiers de viande, ornés de rubans multicolores et éclairés à la lumière rose ! Il y a aussi quelques tentatives d'originalité : Le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande offrent du beurre national sous forme de groupes de statues de grandeur nature. Le Canada à lui seul, a employé quatre tonnes de

beurre congelé dans la confection d'un groupe de peaux-rouges au milieu desquels se trouve le prince de Galles.

Mais passons. Dans ces pavillons des Dominions on peut découvrir aussi, à côté de cette exhibition de matières premières, d'immenses panoramas et de cartes géographiques vivantes, longs de plusieurs dizaines de mètres, où l'on aperçoit de petits bateaux qui sillonnent l'eau, des trains qui parcourent des plaines et qui passent sous des tunnels, des cours d'eau, des imitations de chutes d'eau, des usines en miniature en plein travail et d'autres exemples de l'activité humaine, le tout présenté, dirait-on, dans le but de frapper l'imagination des écoliers et de faire la joie des enfants. En somme, les Dominions, pays aux vastes étendues et aux incommensurables ressources, se distinguent par des qualités qui révèlent un trop excessif développement des instincts primitifs et l'absence totale de « culture ».

Changeons de milieu. Le pavillon de l'Inde, dont l'architecture élancée fait contraste avec la prosaïque façade de la plupart des autres constructions, est une copie servile des monuments célèbres de l'époque mogole. A l'intérieur, il présente l'aspect d'un vrai bazar oriental où des Arméniens, déguisés en Indous, débitent de la camelote de fabrication anglaise.

Plus loin est la maison de Hong-Kong. C'est le seul endroit, de toutes les sections des colonies britanniques, où l'esprit de boutique semble exclu. On y voit quelques artisans chinois à leur travail. Ils fabriquent des nattes sur le simple métier de bois ou des meubles en jonc ; ils sculptent l'ivoire, l'ébène, ou travaillent l'argent, etc.. On se trouve là, pour la première fois en présence de quelque chose de beau et de vivant.

Pour décrire ce que contiennent les pavillons des autres colonies telles que la Birmanie, la Malaisie et les diverses colonies africaines, pays enchanteurs, si différents de l'Europe industrialisée d'aujourd'hui et où il y aurait pourtant tant de sujets d'émerveillement, nous devrions malheureusement nous contenter d'une simple énumération d'articles d'exportation. Dans quelques-unes de ces sections, comme dans celle de l'Ouest-Africain on exhibe des hommes et des femmes de race noire. Si le lecteur s'imaginerait qu'on y peut admirer ces spécimens des peuples lointains dans la belle simplicité de leurs mœurs natives, il se trompe entièrement. Cela froisserait la pudeur anglicane des pieux négriers qui sont les organisateurs de cette exposition. Ces pauvres indigènes des colonies sont soigneusement couverts des pieds à la tête, même pendant les chaleurs torrides de l'été, de costumes mi-européens mi-africains ; ils portent des chaussettes, des bas et des chaussures. Les hommes sont en costume militaire kaki ; les jeunes garçons sont habillés en boy-scouts et — ô symbole de civi-

lisation — parmi les femmes quelques-unes portent ostensiblement la croix au cou ! Est-ce pour nous rappeler que le Tartufe britannique exporte aussi son Christianisme et sa Bible en même temps qu'il trafique dans les colonies avec le whisky et l'opium ?

Un fait ne manque pas de frapper ici, le visiteur en quête de nouveau. Il n'y a dans toute cette vaste agglomération d'édifices, dans toutes ces innombrables et riches vitrines aucune manifestation d'art. Si l'on excepte le pavillon de l'Inde qui n'est qu'une copie de monuments bien connus de l'architecture indoue, la petite maison anglaise en bois du xv^e siècle et cette autre reconstitution qu'est la grande salle de la maison de Hong-Kong, où les merveilleux architectes chinois sont parvenus en utilisant uniquement des lignes droites et des solides géométriques, aux courbes simples, aux combinaisons les plus harmonieuses, on peut dire que cette Exposition ne contient aucune œuvre où se révèle l'effort créateur d'aucun artiste. Même ce Palais de l'Art où « les gloires d'Athènes feraient pauvre figure », selon l'audacieuse et stupéfiante affirmation faite dans le *Times* par lord Stevenson, le président du Comité de l'Exposition.

Voici la Maison du Gouvernement impérial. C'est un bâtiment à la silhouette carrée, flanquée de lions monstrueux dont on a délibérément exagéré la bestialité sans doute pour mieux symboliser le régime en vigueur au sein de cet Empire, à l'égard des peuples vassaux. Là, vous pourrez acquérir une riche documentation sur la force, l'étendue, la richesse et la puissance militaire de l'organisation impérialiste. Par les livres, les cartes, les tableaux statistiques, les graphiques, les schémas vous pourrez juger à sa valeur cette colossale entreprise. Pour les esprits peu curieux et peu patients on a imaginé des moyens plus attractifs d'enseignement. Des cartes lumineuses vivantes vous décrivent les différents pays épars sur le globe et vous montrent les relations qui les unissent entre eux. En pressant un bouton électrique, vous obtenez en lettres et signes lumineux le renseignement précis que vous désirez. De vingt manières différentes on vous oblige à vous incliner devant la majesté de l'Empire et de son organisation. Dans ce même édifice, on régale le visiteur avec le spectacle permanent du bombardement de Zeebrugge par la flotte anglaise pendant la dernière guerre. L'histoire officielle a définitivement classé cet événement comme une grande victoire navale sur le plus redoutable adversaire de l'Empire anglais. A grand renfort de lumières colorées, de fusées, de pétards et de beaucoup de fumée, on vous présente la reconstitution de ce qui fut, paraît-il, un des plus glorieux exploits de la marine britannique. Que les générations futures se souviennent et que les ennemis de la Plus Grande Bretagne tremblent.

D'ailleurs, pendant les heures d'ouverture de l'Exposition, la foule est régallée de divers spectacles militaires. Dans un Stadium monstre, qui peut contenir 120.000 spectateurs, et dont l'entrée est gratuite, on fait parader l'après-midi et le soir des régiments d'infanterie et de cavalerie; des simulacres de combat ont lieu avec grand concours d'autos-cannons, de tanks, d'avions, etc..

D'autres spectacles et d'autres amusements abondent dans cette Exposition. C'est là surtout que Wembley excelle. Ses organisateurs ont été prodigues en toutes sortes d'attractions de foire pour distraire le peuple invité à admirer l'œuvre grandiose et la gloire du plus grand Empire qu'il y ait jamais eu. Incontestablement, tout ici révèle sa fabuleuse richesse. Le fait même que cette Exposition se répète cette année atteste l'état prospère des finances anglaises. On sait que l'année dernière elle clôturait avec un déficit formidable et le gouvernement impérial s'empressait de venir à son aide par une subvention de plus de cent millions de francs. En réalité, Wembley célèbre dans la joie la prospérité de la nation parasite qui est à la tête de l'Empire.

Mais ne voit-on pas déjà à l'horizon des signes précurseurs d'une désagrégation prochaine? Les événements mondiaux ne viennent-ils pas de jour en jour confirmer nos pressentiments et nos vœux, — fondés sur le plus élémentaire sentiment d'humanité, — de la rapide destruction de cette monstrueuse organisation d'exploitation humaine, la plus formidable et la plus impitoyable de tous les temps?

Passant en revue la situation des différentes parties dont l'empire se compose, nous voyons le Canada, sous la pression des nécessités d'ordre géographique et économique, desserrer les liens qui l'unissent à la métropole et entrer dans la sphère d'influence de son puissant voisin, les Etats-Unis. Nous voyons l'Afrique du Sud qui, par ses ressources naturelles, peut prétendre à son indépendance, développer parmi sa population blanche et métisse, un nationalisme agressif greffé de pas mal d'antagonisme de race. Dans l'Inde, clef de voûte de l'Empire, qui contient à elle seule les trois quarts de sa population totale, gronde le mécontentement; les révoltes grandissent. Pour se maintenir à toute force au milieu d'une population hostile de 320 millions d'habitants, ses maîtres d'aujourd'hui se voient obligés d'avoir recours aux massacres périodiques et aux emprisonnements en masse. Nous voyons de même l'Egypte acculée par le régime des mitrailleuses à une situation désespérée. Nous assistons en Chine à la révolte d'un peuple pacifique contre les divers impérialismes qui l'exploitent et dont le plus odieux est précisément cet impérialisme anglais qui, pour s'y enrichir, fait travailler dans ses usines pendant dix et douze heures par jour des enfants de six ans. Partout dans le monde s'affirme de plus en plus le sentiment de révolte contre cette monstrueuse entreprise qu'on a voulu exalter à Wembley et dont le vrai but est d'accaparer les richesses matérielles de la terre au profit de la « race anglaise » comme l'a cyniquement avoué l'un des animateurs de Wembley, le « socialiste » J. H. Thomas. Mais si Wembley marque le point culminant de la rapide ascension de l'Empire, elle marque en même temps le point de départ de son irrémédiable chute. Et cette chute sonnera le glas de tous les impérialismes.

J.-B. CUNHA.

NOUVELLES POSITIONS IMPÉRIALISTES

Un aspect de la rivalité économique anglo-américaine : le caoutchouc

On ne saurait trop insister sur les mille aspects du conflit des deux impérialismes, l'anglais et l'américain. Une connaissance aussi exacte que possible des conditions de cette rivalité doit être au premier plan des préoccupations des révolutionnaires, pour les enseignements qu'ils en peuvent tirer —, plus encore pour les possibilités révolutionnaires qu'elle permet d'entrevoir.

Marcel Fourrier a défini (1) précisément l'aspect financier du problème et toute l'importance de la question des dettes interalliées. Il a marqué également l'aspect plus généralement économique, industriel et commercial, d'une lutte qui met aux prises, sur le marché mondial, le jeune concurrent américain grisé par son succès prodigieux et la vieille puissance britannique en apparence sur son déclin. Notre camarade nous dépeint même cette dernière « industriellement arriérée et incapable de lutter avec les grands trusts américains ». Et sans doute, si l'on compare les chiffres de la production industrielle, du mouvement commercial, des accroissements de la flotte marchande, des exportations de capitaux, le succès des Américains, apparaît-il inévitable, même prochain.

En vérité de sérieuses réserves s'imposent : les forces de l'impérialisme anglais ne sauraient être sous-estimées ; elles sont plus grandes et plus variées qu'on ne le soupçonne d'ordinaire.

Il y a exactement cinq ans, en mars 1920, les Américains ont découvert brusquement dans quelle étroite dépendance ils allaient tomber, à l'égard de l'Angleterre, pour leur approvisionnement en pétrole. Bien entendu, c'est d'un Anglais que leur venait le brutal rappel à la réalité, sous la forme d'un article de sir E. Mackay, dans le *Times* :

« La plus grande de toutes les organisations pétrolières, le groupe Shell, possède en toute propriété ou contrôle des entreprises dans tous les champs pétroliers du monde... Avant peu de temps, l'Amérique sera obligée d'acheter à coups de millions de livres sterling par an aux sociétés anglaises, et devra payer en dollars en quantités croissantes, l'huile dont elle ne peut se passer, et qu'elle ne sera plus capable de tirer de ses propres réserves... Dans dix ans, les Américains seront contraints d'importer 500 millions de barils, ce qui, au prix très bas de 2 dollars le baril, implique un versement annuel de 1 milliard de dollars, dont la plus grande partie tombera dans des poches anglaises... Et maintenant, à l'exception du Mexique et d'une petite partie de l'Amérique centrale, le monde entier est solidement

barricadé contre une attaque en force des Américains. Ils pourront tenter, ici ou là, quelques escarmouches, mais jamais d'attaques par masses. La position anglaise est imprenable. »

On sait la suite : la guerre du mazout s'est ouverte ; elle a rempli, au moins dans la coulisse, l'histoire des grandes conférences internationales : Cannes, Gênes, Lausanne ; la question de Mossoul toujours en suspens, celle plus récente d'Albanie, prouvent qu'elle est loin d'être terminée. Domination commerciale et militaire des Océans, conflits politiques : la diplomatie nage dans des flots de pétrole. Mais l'Angleterre reste jusqu'ici invaincue.

Le caoutchouc ne saurait tarder à faire parler de lui. Certes, la question pourra paraître moins grave. Le pétrole est au premier chef une arme de guerre et aussi, en temps de paix, un combustible essentiel. Le caoutchouc, lui, n'occupe encore qu'une place très secondaire, et la fabrication de bandages, pneumatiques, chaussures, tuyaux, courroies, vêtements, articles de sport, n'éveille guère dans l'esprit des possibilités de conflits internationaux. En vérité la question n'est pas là. Lénine a défini puissamment dans son *Impérialisme, dernière étape du capitalisme*, l'arme nouvelle dans la lutte mondiale pour la suprématie économique : l'avenir en régime capitaliste n'est plus à ceux qui sont maîtres des industries de transformation, il est aux détenteurs des monopoles financiers et commerciaux ; ceux-là seuls qui tiendront le marché des matières premières par leur organisation financière et commerciale tiendront dans une dépendance étroite les puissances industrielles réduites au rôle secondaire de fabricants, enchaînées par les nécessités du ravitaillement.

Or, c'est déjà la situation dans l'industrie du caoutchouc. Le problème tient tout entier en quelques chiffres (2).

La production mondiale du caoutchouc en 1923 a été de 370.000 tonnes. L'Empire britannique à lui seul en a fourni près de 300.000 tonnes. Les Etats-Unis n'en récoltent pas une seule once, mais cette même année, ils en ont consommé 300.000 tonnes. L'industrie anglaise de son côté, n'en absorbait que 28.000 tonnes. La position est nette : l'Angleterre détient la matière première ; les Etats-Unis sont contraints de la lui acheter. Dépendance étroite,

(2) Les chiffres cités par nous sont extraits d'un article de F. Maurette : *Le caoutchouc*, paru dans les *Annales de Géographie*, N° 185.

(1) *Clarté*, N° 70 et 72.

si l'on songe que la prospérité de l'industrie caoutchoutière des Etats-Unis, au développement si soudain (elle est vieille à peine de dix ans), est uniquement conditionnée par la fourniture de la matière première. Ici le fournisseur, c'est l'Angleterre, le grand rival économique.

Qu'à cela ne tienne, dira-t-on : la forêt amazonienne, la forêt congolaise ont leur vieille réputation de « mines de caoutchouc » et les Etats-Unis ne sauront négliger longtemps ces autres fournisseurs.

Impossible : la production du caoutchouc sylvestre décline, elle est vouée sous peu à une disparition totale. Qu'on en juge :

Caoutchouc sylvestre.

1920 : 88,2% de la production totale.

1923 : 8,4% —

Caoutchouc de plantation.

1910 : 11,8% de la production totale.

1923 : 91,6% —

Or, le domaine du caoutchouc de plantation se limite étroitement à la Malaisie britannique et aux îles de la Sonde. « Le caoutchouc de plantation, dit Maurette, est présentement l'objet d'un monopole anglo-hollandais, surtout anglais. »

Ici, il faut s'entendre. L'Angleterre, c'est proprement un consortium anglais. En 1907, s'est constitué un groupement financier, la *Rubber Grovers' Association*, dont le siège est à Londres et qui englobe 917 producteurs (534 compagnies, 383 membres individuels) : ces producteurs ne représentent pas que des entreprises britanniques, presque tous les planteurs hollandais font partie de l'Association. Réplique formidable du consortium anglo-hollandais de la Royal-Dutch !

Il y a mieux encore. New-York est un grand marché du caoutchouc, mais seulement marché d'importation, marché régional. Londres, joue essentiellement le rôle d'intermédiaire, de courtier. « Le marché de Londres est mondial. Le tonnage des matières réellement importées à Londres ou exportées de Londres n'est nullement en rapport avec l'activité de ses transactions. Celles-ci portent non seulement sur des achats pour les maisons de Londres, mais sur des achats pour les maisons de Liverpool, sur des contrats de transport direct entre les lieux de production et les marchés régionaux du continent européen ou des Etats-Unis, sur des livraisons faites à quai à Singapour ou à Colombo. C'est la multiplicité de ces transactions, nécessitée par l'importance des capitaux londoniens placés dans les plantations, favorisée par l'organisation commerciale hors de pair de la place, qui fait de Londres le premier marché du caoutchouc du monde » (Maurette).

Monopole financier, monopole commercial : illustration saisissante de la thèse de Lénine.

Or, la *Rubber Grovers' Association* a pris ces dernières années des décisions graves. En 1917, elle a demandé à ses adhérents de limiter leur production à 80 % de la récolte précédente. En 1920, elle a obtenu une restriction de la production d'un quart. En 1922 enfin, le *gouvernement anglais* constituait le Comité Stevenson qui dressait un plan pour

réduire aux trois cinquièmes de la production antérieure la récolte du caoutchouc de plantation. Le plan est entré dans la voie de réalisation dès 1923.

Et ceci est grave. Assurément, nous n'ignorons pas les contradictions internes de la production en régime capitaliste. A première vue, le plan Stevenson pourrait paraître confirmer simplement ce fait bien connu : restriction de la production pour empêcher l'avalissement des prix et accroître les bénéfices des producteurs. Mais il faut aller plus loin : l'intervention du gouvernement anglais dans la politique du caoutchouc est le fait décisif. Elle révèle l'arme efficace dont il veut user, le coup droit qu'il porte à l'industrie américaine.

En 1923, la fabrication des objets en caoutchouc aux Etats-Unis représentait une valeur de 961 millions de dollars. Sur ce total impressionnant, 96% sont allés à la consommation locale, 4% seulement ont été exportés. Sans doute, les limites d'absorption du marché intérieur n'ont pas été atteintes, l'accroissement incessant du nombre de véhicules automobiles suffirait à le prouver. Mais la crise industrielle récente traversée par les Etats-Unis les ont convaincus que les progrès futurs de leur puissance industrielle étaient étroitement liés au développement des marchés extérieurs. La clientèle européenne, celle d'Extrême-Orient ne les laisse pas indifférents. Ils sentent la nécessité de vendre, de vendre désormais au dehors ; et pour cela, il faut produire plus encore, donc pour le caoutchouc, acheter plus encore de matière première. Mais ici l'Angleterre a un rôle à jouer.

Maîtresse absolue de la production, seule détentrice du marché, forte sur ce point de sa toute-puissance financière et commerciale, l'Angleterre peut à son gré user de l'argument suprême : la restriction des matières premières. A coup sûr, la fabrication américaine peut être étroitement limitée. L'argument n'est pas nouveau ; les Américains en tout cas ne l'ignorent pas.

« Est-il admissible que l'Angleterre s'empare d'un marché de cette importance et en écarte le reste du monde ? Ne voit-on pas que si, non plus les nationaux, mais les Etats eux-mêmes, représentés par les gouvernements, se mêlent à la concurrence économique et se transforment en maisons de commerce ou en firmes industrielles, il n'y a plus à espérer aucun apaisement des conflits qui renaîtront sans cesse de la rivalité commerciale ?... De tels procédés conduisent-ils à la paix ou à la guerre ? »

Cette déclaration retentissante (juillet 1920) était la réponse de Franklin K. Lane, ancien secrétaire de l'Intérieur, à l'article de Sr E. Mackay, rappelé ci-dessus. Elle projeta une clarté nouvelle sur le problème du pétrole. Dans peu de temps, nous entendrons les mêmes arguments à propos du caoutchouc. Les positions n'auront pas changé : il s'agira toujours de la maîtrise d'un produit, dont l'abondance ou la disette contribuera à accentuer les conflits impérialistes... Possession de la matière première, rivalité économique, luttes politiques : c'est la ronde diabolique. Ici encore, l'Angleterre tient le bon bout.

R. LIGNEMONT.

L'Interrogatoire

« Je suis né en 1895 dans un petit village du nord de l'ancienne Castilla. Fils de paysans pauvres, j'ai été tout de même à l'école jusqu'à l'âge de douze ans. Mes maîtres prétendaient que je n'étais pas trop bête et décidèrent que je serais curé. Mais, en Espagne pour être curé, il faut d'abord gagner une bourse. Je la gagnais. Puis mes examinateurs conseillèrent à mon père de faire de moi un jésuite. Je devais, pour pouvoir enfiler la robe noire, accomplir quatre années de collège. Au bout de la troisième je fus mis dehors par mes maîtres qui jugèrent mon caractère rebelle. Merci à eux !

Après, j'ai travaillé deux ans au village ; j'ai fait aussi du commerce. Je suis venu en France. A la déclaration de la guerre, je suis rentré en Espagne. J'allai en Asturies, région minière. J'y fus mis en contact avec les idées révolutionnaires. Je me syndiquais. Pendant quatre ans, rien d'autre à signaler qu'un séjour de six mois au « Château » (Carcel Modelo) à la suite d'une grève.

De nouveau en France en octobre 1919, j'y suivis avec intérêt le mouvement ouvrier. Quelque temps après, je me mis en tête d'aller faire un tour en Russie. Cela me valut deux mois et demie de vacances dans les prisons « spéciales » à la frontière de la Pologne. Je revins en France et adhurai au Parti communiste après le Congrès de Paris. Je militais. En janvier dernier M. Chautemps me fit expulser. Je passai en Belgique. Je ne m'y éterniserai guère puisque j'en suis aussi chassé. — J. N. »



AR hasard, je le rencontrai en me promenant à travers Paris. Je l'avais quitté quelque temps avant la grève générale d'août 1917. Des camarades espagnols m'avaient raconté qu'il avait été emprisonné pendant six mois et véritablement mis à la torture. Les gendarmes qui l'avaient « interrogé » déclaraient le lendemain dans les bistrots qu'ils l'auraient tué sans en tirer une parole. Et ils avaient ajouté : « C'est un vrai anarchiste. »

Je voulus donc savoir de lui la vérité sur cette affaire et lui demandais d'abord comment il s'était fait prendre.

« C'est bon, me répondit-il, j'ai chez moi des notes qui datent de cette époque-là, je te les donnerai la prochaine fois. J'ai trop peur d'oublier quoi que ce soit. Non pour faire l'écrivassier comme toi, mais pour ne rien risquer d'oublier le jour de la liquidation des comptes. Les insultes, les gifles, les coups de pied — ceux que j'ai reçus dans le ventre ou au cul — les coups de bâton, les coups de crosses, toute cette comptabilité-là est soigneusement tenue dans mon carnet ; tout sera rendu à raison de cent pour un. Il me faudra quelques copains pour me donner un coup de main, le jour de la revanche. »

« J'ai été pris comme un imbécile. On t'appellera héros et tu n'auras été qu'un con. Tu vas voir.

Je revenais tranquillement de la mine avec deux camarades. Voilà que des mineurs qui marchaient devant nous rebroussement chemin précipitamment et se mettent à courir. En passant à notre hauteur l'un d'eux s'arrête et me crie : « Les gendarmes... Ils montent par la route. Barre-toi ! » J'hésite un instant : « Bah, me dit un de mes compagnons, tu n'as rien à craindre avec nous. » Le matin je m'étais déjà planqué une fois. Mais cette fois par orgueil et pour paraître aussi courageux que les autres je continuai ma route. Tout juste si j'ai déchiré quelques papiers sans importance que j'avais dans ma poche.

Nous n'avions pas fait soixante pas que nous tombions en effet sur la troupe : deux gendarmes et une dizaine de soldats. Ils nous arrêtent : « Vos noms, vous autres ? » Ils laissent filer les copains et me gardent : j'étais fait. Me voilà tout penaud et en rage après moi-même. J'ai su plus tard que l'un des deux types qui m'accompagnait savait très bien que j'étais parmi ceux qu'on devait arrêter : un gardien de la Compagnie lui avait montré une liste de vingt-cinq noms, dont le mien. Mais il avait tellement la frousse qu'il n'avait même pas osé me prévenir. L'autre, dénoncé le soir même comme étant de mes amis fut arrêté le lendemain. Mon amitié lui valut huit jours de prison et une belle paire de gifles. Mais il n'en compte qu'une seule, parce que des deux il n'a senti, m'a-t-il dit, que la première.

On me conduisit à la caserne où je fus enfermé dans une petite pièce où il y avait, je me souviens, un tas de pommes de terre, du charbon et un sac de son. Je m'assis sur le sac et attendis en méditant sur ce qui m'était réservé : l'interrogatoire et pour me délier la langue le nerf de bœuf que je voyais déjà zigzaguer au dessus de ma tête. Une heure, deux heures passèrent, minuit sonna, rien : « Ce n'est pas pour aujourd'hui » pensais-je et je me tassais sur mon sac pour dormir un peu. Autant de pris.

Vers deux heures du matin, cependant, j'entendis des allées et venues dans le couloir. La porte de ma cellule s'ouvrit et le cabot suivi d'un gendarme et d'un sergent d'infanterie entrèrent : « Ah, tu dors, attends, on va te réveiller un peu... debout... marche devant. »

« Nous voilà dehors. Je reconnais que nous sommes sur le grand carreau de la mine à d'imposantes piles de madriers destinés au boisage des galeries. Nous sommes isolés du reste du monde. Je n'aurai comme témoins de mes misères que la lune et les étoiles.

Quelle séance ! Je pensais bien qu'ils n'iraient pas jusqu'à me tuer, mais les brutes auraient bien pu me mutiler pour le restant de mon existence : « Descends ton pantalon et relève ta chemise. » m'ordonna le cabot. Le gendarme heureusement s'y opposa. Tout de même je n'avais pas grand chose sur moi pour amortir les coups. Une veste et un pantalon de drille sur le corps ; des espadrilles aux pieds.

Le gendarme retire sa tunique et empoigne un nerf de bœuf. Je fais le gros dos. Pan, pan, pan et pan, les coups commencent à cingler. Le cabot y va aussi à coups de poings et à coups de pieds. Vlan, tu penches d'un côté, vlan, de l'autre. Le cabot, plus brutal que l'autre tapait comme un sourd sans même regarder où. Deux ou trois fois, si le gendarme ne l'avait arrêté, il m'aurait cogné à des endroits où il m'aurait tué. Et puis les insultes « fils de putain, bâtard, chien, etc... » A la fin, j'ai crié : « Laissez ma mère tranquille, elle est morte. » La gueule me fut fermée d'un coup de nerf de bœuf qui me tira le sang de la gorge.

« Où sont les cartouches, où sont les bombes ? parle donc, sale vermine » Les deux brutes grinçaient des dents : « J'sais pas, j'sais pas » je m'obstinais. Pourtant je savais bien que c'était le secret de polichinelle. J'étais venu dans le pays trois mois avant la grève et bien que n'étant pas encore syndiqué j'étais de ceux qui avaient travaillé à l'établissement du dépôt secret. J'y avais porté pour ma part une cinquantaine de pétards de dynamite. Nos bombes n'étaient à coup sûr pas très fameuses. On entassait la dynamite dans des vieilles boîtes de conserves de tomates en y mêlant des débris de ferrailles. On fermait le tube avec une sorte de piston dans lequel on coinçait un bout de mèche de dix centimètres. Ça ne valait pas le diable. Mais tout de même ça démontrait l'enthousiasme et la foi des copains qui partaient se battre avec de si pauvres engins ! Qu'est-ce que tu veux. On avait la tête remplie d'ivresse. On était sûr de soi et on se foutait pas mal de la mort. Je donnerai n'importe quoi pour revivre ces sacrés moments ! On croyait qu'on allait marcher une nuit ou l'autre sur la ville qu'on la prendrait sans faire ouf, qu'on y installerait la République. Bien oui ! Tout le monde demeura sage. Mais le malheur c'est que notre matériel resta sur place. Une crapule de délégué du comité révolutionnaire régional qui devait tout mettre à l'abri, s'était débiné le premier dès que l'affaire eut mal tourné en emportant non pas nos bombes, mais deux mille pesetas, peut-être plus ; c'était l'argent de la coopérative dont il avait charge en tant que trésorier. Ah ! celui-là c'était un tel salaud qu'il n'a pas même eu assez de courage pour faire le provocateur !

Bref, mon « interrogatoire » dura une demi-heure — un siècle — j'étais à bout de forces, à moitié mort. Enfin on me reconduisit dans ma geôle pour en faire sortir un autre.

« Au bout de dix minutes, le camarade est ramené et on me traîne de nouveau sur le carreau : « Ah ah ! me dit le gendarme, sale tête de cochon, les autres ont avoué. Vas-tu te décider à parler ? — J'sais pas. — Tu ne veux rien dire, prends garde. — J'sais pas. — Bougre de vache, on va te dresser, tu seras certainement fusillé, mais avant on va s'amuser un peu ! » Et la danse reprend. Entre deux coups de nerf de bœuf, voilà le gendarme qui crie : « Chez quels bourricots as-tu été élevé ! » — C'est chez les jésuites — « Tiens donc ! », s'exclame l'autre, et de saisissement il s'arrête de frapper.

Mais ce n'était qu'un court répit car voilà le cabot fou de rage qui empoigne son fusil et me couche en joue.

« Celui-là, je le tue, je le tue » gueulait-il. Le gendarme eut tout juste le temps de lui sauter dessus et de le désarmer. Quant à moi je ne désirais qu'une chose, c'était qu'il me tirât dessus et que tout devînt pour moi la fin.

Le *Sacré-cœur* n'a pas voulu. Tu as l'air de tomber du ciel. Oui, le *Sacré-cœur*, c'est bien le *Sacré-cœur* que je dis. Tu sais bien que j'ai passé trois ans chez les Jésuites et bien que je sois devenu un mécréant, je garde toujours à part moi un peu de religion. On m'a donc appris au collège, qu'une fois le *Sacré-cœur*, prenant par la main le Révérend Père Hoyos qui se trouvait quelque part en extase, le conduisit jusqu'aux Enfers et là, après lui avoir montré les grands ateliers de torture de Satan lui dit : « Celui qui s'assiera à ma table les premiers vendredis de chaque mois en commençant par octobre — octobre c'est le mois consacré au *Sacré-cœur* — celui-là ne mourra pas sans avoir réglé son compte avec le Bon Dieu. » Et bien, mon ami, je mets à l'épreuve toute la religion, car les communions prescrites, je les ai toujours faites. Donc je ne dois pas mourir sans régler mes comptes. Comprends-tu ? Quand je suis malade, *in extremis* je refuse les sacrements. Avant d'accomplir une action dangereuse, je blasphème, ça fait déjà trois ou quatre fois que je suis tout près de prendre mon passeport. Chaque fois après, j'ai toujours remercié le *Sacré-cœur*. Ainsi il me reste encore un tout petit brin de foi que je garde précieusement pour les grandes occasions.

« Pour en revenir à mon histoire, je te disais donc que c'était bien le *Sacré-cœur* qui m'avait sauvé cette fois-là.

J'aurai pu avouer, aussi — ce qui m'aurait évité d'être torturé. Mais je te donne ma parole d'honneur que pas un seul moment, sous les coups du cabot, la pensée d'avouer ne m'est même venue dans la tête. Je m'en suis

moi-même étonné après, quand j'ai pu réfléchir. Non, j'étais plein d'une orgueilleuse confiance en ma force, en la force de mes camarades. « Je tiens, pourquoi les autres ne tiendraient-ils pas... » pensais-je. Et puisque j'étais convaincu que les autres ne flancheraient pas, j'avais moi-même le devoir de ne pas flancher. Et dire que tandis que je me raidissais ainsi, les bombes étaient rangées bien à l'abri, dans un coin de la caserne... Les autres avaient avoué.

Je ne veux pas me faire meilleur que je suis : si j'avais pu penser que ce que me disaient les flics était bien vrai, que d'autres avaient craché le morceau, j'aurais flanché, pour sûr. Vois-tu, la méfiance envers les camarades, c'est le commencement de ta propre faiblesse. Quand on a foi dans les autres, on a foi en soi. Avant de partir on se regarde bien dans les yeux les uns et les autres. Après cela, il ne doit plus subsister qu'une confiance réciproque aveugle. Tu es pris : tu dois te laisser tuer plutôt que de dire quelque chose qui puisse faire prendre les autres. De ce que tu diras dépend la liberté, la vie d'un camarade : quelque puisse être la conséquence de ton silence, les coups, la prison, la torture, tu n'as pas besoin d'avoir une balance dans la tête pour savoir de quel côté est ton devoir. Tu me diras qu'on peut te faire perdre la confiance que tu as placée en tes camarades. On se moquera de toi, tu auras été dénoncé, les autres auront parlé, tu seras seul à t'entêter, etc... Prends garde. C'est du manque de confiance : si tu cèdes au moindre soupçon, si tu lâches un mot, un seul mot quelquefois, si même tu fais un geste, c'est assez pour mettre les gendarmes sur la voie de ce que tu étais prêt à tout risquer pour leur cacher.

Je me souviens que cette fois ils me cuisinaient : « Avoue donc que c'est à tel endroit ?.. Ah, tu ne dis rien, vlan, vlan. A tel endroit ? non plus tiens donc, etc... » Mais s'ils m'avaient dit l'endroit exact où je savais que c'était, avec quelle joie féroce j'aurais avoué, non pas pour faire cesser mon supplice, mais pour accabler les traîtres. Parmi ceux qui étaient arrêtés, trois seulement dont moi connaissaient la cachette des bombes. J'aurai dit que nous trois seuls étions responsables de tout. Je me perdais, mais les deux autres auraient aussi ramassé quelque chose de salé !

« Bref, quand le gendarme et le cabot, à bout de forces, s'arrêtèrent de me cogner, j'étais comme inanimé. Je n'aurai pas pu compter trois étoiles dans le ciel : une vraie guenille, pleine de sang, à ramasser à la pincette. Mais j'avais eu la chance de ne pas recevoir un seul coup à un mauvais endroit. Quand on me jeta comme un paquet de linge sale dans la cellule, j'étais noyé de colère et de fièvre. Je me calmai un peu en pensant que tout cela un jour, serait rendu à cent pour un.

Je m'attendais à être conduit en prison dans la matinée. Cependant on me laissa à la caserne jusqu'au lendemain matin. Le sang séché collait mes loques aux plaies. Je ne savais comment me mettre pour souffrir moins fort. Une soif ardente me dévorait. Je demandais au gardien un peu d'eau. Un moment après il revint avec un plat de pois-chiches durs comme des balles et une croute de pain. Il me demanda si je voulais qu'il m'enlève les menottes pour manger. Je fis un signe de tête négatif car si je lui avais dit oui, il m'aurait serré les menottes un cran de plus. Pendant tout le temps que je mangeais, quatre soldats restèrent avec moi. Ils trouvaient très amusants les efforts que je faisais pour manger les mains liées. Ils riaient aux éclats de me voir faire. J'étais comme enragé et ne pus seulement avaler deux bouchées. Si encore j'avais eu la force de leur lâcher un bon pet : cela aurait fait bondir mes gardiens. Ils m'auraient rossé, mais après, au moins, ils seraient partis !

Enfin, ne me voyant plus faire un mouvement, ils se décidèrent à s'en aller en me laissant un peu d'eau dans une gamelle.

La nuit passa sans qu'on procédât à un autre « interrogatoire » et cela me parut suspect. A huit heures, on me fit sortir de la cellule et je me trouvais avec les deux autres. On me desserra les menottes pour me les resserrer davantage dès que les poignets eurent enflés. Avec une ficelle fine et coupante on me ligotta le bras droit au-dessus du coude. J'eus bientôt le bras comme mort. Vis-à-vis du second de mes compagnons, on se montra moins cruel et cela seul suffit à me faire comprendre qu'il avait dû avouer. Quant au troisième, bien que malade à ne pas tenir sur ses jambes, on le ficela comme un chien et on le traîna de force derrière nous.

J'endurais le martyre, mais les dents serrées je faisais bien attention à ne laisser échapper aucune plainte : si tu geins, ça les amuse ; parfois aussi si tu tombes sur un type sensible, ça l'apitoie. Mais quand tu ne dis rien tu peux être sûr d'exaspérer tes bourreaux. Je n'avais cependant que la force de me taire ; plus assez pour provoquer. D'ailleurs, à quoi bon. Il faut garder ça pour quand on est sûr d'être tué. C'est alors la dernière façon dont tu puisses manifester ton ultime révolte !

« Je subis encore une sacrée séance avant de partir. Un seul coup plus dur que les autres me fit perdre ma raison et m'arracha un « Aïe mama ». A un moment le gendarme me dit : « Quel entêtement ! Je voudrais avoir l'honneur de te fusiller pour voir si tu te déciderais à baisser le nez ! » Quinze jours après, c'est lui qui était tué.

Dans le train, je restais debout, courbé en deux pendant que les autres étaient assis. A une station plus loin monta un autre cabot qui l'année précédente avait été chassé de notre localité par l'action du syndicat. Il était réjoui de nous voir en si piteux état et sans le gendarme nous aurait aussi frappé : « Bon Dieu, disait-il, comme j'aurais voulu être là haut pour m'en payer un bon coup sur cette vermine, maintenant qu'on n'est plus responsable ! »

C'est à ce moment là que j'appris que tout avait été découvert et que les journaux avaient publié les détails du complot. Les trois gendarmes étaient d'avis que nous serions fusillés. J'entendis cela comme à travers un brouillard car tout le temps du trajet je fus à demi évanoui.

Enfin, on nous fit débarquer. Marcher me fit du bien. Mais mes bras étaient comme deux choses mortes qui pendaient à mes manches. Près de la prison, il y avait une fontaine. Le cabot voulut nous empêcher d'y boire, mais le gendarme eut pitié de nous. Ce fut la femme d'un camarade déjà emprisonné et qui rôdait par là qui me fit boire dans ses mains.

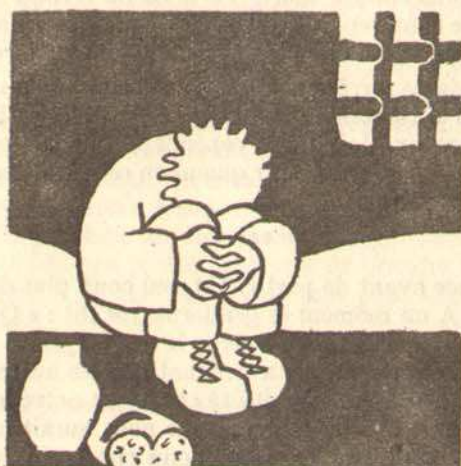
La prison : On me retira les menottes et les ficelles ; peu à peu, je recouvrai l'usage de mes mains. On m'enferma dans une cellule absolument nue. Rien pour m'étendre que les dalles de ciment humide pas un brin de paille pour reposer mon corps douloureux. Vers cinq heures, j'eus à manger. Je restai huit jours en cellule isolé. Puis la vie de prison commença. Nous pûmes communiquer entre nous : on s'empilait dans une cellule, on causait avec véhémence, on se reprochait ses faiblesses. Le lâche qui avait avoué le premier pleurait. L'autre faisait le bravache et ce n'en était que plus dégoûtant. Un de mes camarades arrêté à cause d'eux me dit : « J'avais bien pensé à me sauver mais quand on m'a dit le lendemain que tu n'avais pas parlé, je suis resté » Cette preuve de confiance me rendit fier.

« Nous étions bien cinq cents dans la prison, tous arrêtés pour la grève. J'en ai vu qui avaient été littéralement torturés par les gendarmes et ce que j'avais enduré n'était rien en comparaison de ce qu'ils avaient souffert. Pendant une dizaine de jours nous eûmes à manger assez bien car le syndicat nous fit apporter des provisions du dehors. Mais nous étions trop et le syndicat devait penser aussi aux femmes et aux gosses des grévistes qui crevaient de faim. On se serra la ceinture. Seule, la petite camarilla de *chefs* continuait à bouffer copieusement. Ils voulaient nous faire croire que c'était eux qui payaient. C'était des dirigeants du parti socialiste. Pour sûr ça nous paraissait dur de voir qu'ils s'en mettaient plein la gueule pendant qu'on la sautait. Il y avait des copains qui rouspétaient dur ; qui étaient tellement découragés qu'ils disaient qu'en sortant de prison ils laisseraient tout tomber. Moi je ne voulais pas me laisser abattre. Vois-tu il faut être révolutionnaire à la fois par le cœur et par le cerveau. Je sais bien que les neuf dixièmes des révolutionnaires le sont d'abord par le cœur. Quand ils viennent au Parti c'est pour le servir du meilleur d'eux-mêmes. Ils ne demandent qu'un peu d'émulation dans la voie du sacrifice. Quand ils sont déçus ils ne trouvent pas dans leur seul cœur la force de réagir et ils s'en vont découragés pleins d'amertume et de scepticisme. Moi aussi à deux ou trois reprises j'ai éprouvé un tel dégoût, que las de me faire casser la gueule pour un tas de salopards qui eux s'en tiraient toujours, j'ai tout plaqué. J'ai eu tort, vois-tu et chaque fois je suis revenu. On fait ça quand on manque de confiance en soi. La Révolution a aussi ses poux. C'est à nous de les tuer. Mais partir, il ne faut pas.

Pour terminer mon histoire, je suis donc resté en prison quatre mois sans savoir si je serais fusillé ou non jusqu'au moment où l'état de siège a été levé. Notre affaire est alors venue devant la juridiction civile. Puis nous sommes passés devant la Cour d'Assises. Au procès j'ai revu le cabot qui m'avait tellement brutalisé. Il s'était fait couper la barbe pour qu'on ne le reconnaisse pas. En déposant il tremblait comme une poule mouillée. Les bourgeois de gauche, réformistes ou républicains n'ont pas été trop vaches. Ils m'ont acquitté. Voilà tout. »

Julio NISTAL.

(Liège 12-6-25.)



(Dessin de Lucien Laforge)

Les Livres

Joseph Conrad Je ne suis pas loin de préférer à des *Jeunesse* ouvrages mieux composés et écrits avec un souci artistique plus grand, (N. R. F.) tels que le *Typhon* ou la *Folie Almayer*,

les deux nouvelles que nous offrons aujourd'hui MM. André Gide et Jean Aubry dans la collection des œuvres complètes de Joseph Conrad.

Youth (Jeunesse) et *Heart of Darkness* (Le Cœur des Ténèbres) datent tous deux de 1898. La première est le récit exact d'un voyage que fit Conrad en qualité de lieutenant. Le bateau était un trois mats barque du nom de *Palestine*. La seconde relate un autre voyage de Conrad au Congo Belge vers 1890.

Dans une préface qu'il écrivit en 1917 en tête du volume, Conrad, pour répondre à l'accusation de « pure invention » qu'on dressait devant la véhémence dénonciation des procédés d'exploitation coloniale, tint à affirmer la parfaite authenticité de son récit :

« Plus ambitieux dans son dessein écrivait-il et d'un plus long développement le Cœur des Ténèbres n'en est pas moins aussi fondamentalement authentique que Jeunesse. Il est visiblement écrit dans un tout autre esprit. Sans vouloir en caractériser précisément la nature, il n'est personne qui ne puisse voir que ce n'est assurément pas l'accent du regret ni celui du souvenir attendri. »

Quand on a lu l'une et l'autre de ces deux nouvelles on est avant tout frappé du ton qui domine ces deux ouvrages. Nulle part ailleurs que dans *Jeunesse* je n'ai trouvé de tels accents pour exprimer un tel amour de la mer. Il est vrai que pour partager le sentiment de Conrad, il faut avoir éprouvé cette même attirance, car ce n'est pas seulement le simple goût de l'aventure qui fait les marins. Qui a ressenti ce nostalgique désir de l'Eternité « la mer allée au soleil » comprendra mieux ce que je veux exprimer ici ; il trouvera aussi dans *Jeunesse* ce qui m'a enchanté d'y trouver.

Le Cœur des Ténèbres est d'une toute autre inspiration.

Aventurier dans l'âme, Conrad nous confie que tout enfant déjà, il avait la passion des cartes. C'était naturellement vers les « espaces blancs » de ces cartes — c'est-à-dire les régions inexplorées — qu'il aimait à se porter son imagination. Grandi, il résolut d'aller dans une de ces contrées ténébreuses du centre de l'Afrique, vers où conduit le fleuve Congo. « Pour un marin, dit Conrad, rien n'est mystérieux en dehors de la mer elle-même qui est maîtresse de son existence et aussi impénétrable que la Destinée. Quant au reste, après les heures de travail, une flânerie fortuite ou une bordée à terre a tôt fait de lui découvrir le secret de tout un continent et généralement il estime que le secret n'en valait pas la peine ». L'aventure de Conrad en Afrique n'a pas eu de lendemain : « Je n'avais rien d'autre à en tirer », expliqua-t-il plus tard. Un dégoût inouï, une indignation véhémence, soulevèrent Conrad au-dessus de lui-même :

« J'ai vu le démon de la violence et le démon de la cupidité et celui du désert brûlant ; bon sang ! C'était là de vigoureux démons bien en chair, l'œil hardi — et c'était des hommes, des hommes, entendez-vous, que ces démons-là commandaient et possédaient. Mais, debout sur le flanc de la colline, j'eus le pressentiment que sous l'aveuglant soleil de ce pays, j'allais apprendre



à connaître le démon, flasque, hypocrite, aux regards évasifs, le démon d'une folie rapace et sans merci. »

Première vision avant même de toucher la terre d'Afrique :

« Un jour, nous rencontrâmes un navire de guerre, mouillé au large du rivage. — Il canonna la brousse. Il paraît que les Français avaient une guerre en cours dans ces parages. Le pavillon pendait flasque comme une loque : la gueule des longs canons de huit pouces hérissait de toute part la coque basse, que la houle grasse et boueuse soulevait paresseusement pour la laisser ensuite retomber, en faisant osciller les mâts effilés. Dans la vide immensité du ciel, de l'eau et de la terre, il restait là, incompréhensible, à canonner un continent. Boum ! faisait l'une des pièces de huit pouces ; une courte flamme jaillissait et s'évanouissait ; un peu de fumée s'évaporait, un pauvre petit projectile passait en sifflant et rien ne se produisait. Qu'eût-il pu se produire ? Il y avait je ne sais quelle touche de folie dans toute cette affaire, une impression de drôlerie macabre dans ce spectacle et elle ne fut pas pour la dissiper, l'assurance que me donna sérieusement quelqu'un à bord qu'il y avait un camp d'indigènes — il disait d'ennemis ! — caché hors de vue, quelque part. »

En vain, partout où il se présentera, Conrad cherchera-t-il des hommes animés de la même foi d'aventure que lui. Il ne découvrira que de navrants fonctionnaires qui, sur leurs ronds de cuir, se livrent à de sordides combinaisons pour graver un échelon dans la hiérarchie de leur administration. Le reste est gabegie, désordre, incohérence, absurdité.

Ce ne sont pas de méchants hommes pourtant. Ils prennent leur rôle de civilisateurs au sérieux, ces « pèlerins » comme dit Conrad, armés de la Loi de la Trique et du Lebel. Européens en faux-cols et manchettes, bien peignés « le porte-plume derrière l'oreille ».

« Ils tuaient le temps en s'entre-déchirant ou en intrigant de la façon la plus mesquine. Une atmosphère de complot planait sur la Station, sans que du reste il en sortît jamais quoi que ce fût. C'était aussi irréel que le reste, le philanthropique prétexte de l'entreprise, les déclamations, leur administration et leur travail de parade. Le seul sentiment réel était leur commun désir d'être mis à la tête d'un poste de traite où l'on put avoir de l'ivoire et toucher des tantièmes. C'est à cette fin seulement qu'ils intriguaient, se débattaient, se détestaient les uns les autres, mais quant à lever affectivement un doigt, ah, non !... »

En face des civilisateurs, les nègres, mornes, soumis, esclaves, les « ouvriers », les « criminels », les « rebelles », les « ennemis », les « sauvages » selon les circonstances,

enrolés de force dans « l'œuvre » de civilisation, prétexte heureux à toutes les cupidités.

« ... la loi outragée, pareille aux obus explosifs, s'était abattue sur eux, insoluble mystère surgi de la mer... »

Dans les limites de ce simple compte-rendu je n'ai pu aborder que le côté social du *Cœur des Ténèbres*. L'œuvre pourtant est complète sur toutes ses faces. Nos lecteurs y découvriront eux-mêmes bien d'autres qualités.

Paul Morand *L'Europe galante* est un recueil de contes de petits contes, très légers, sans profondeur. De l'aimable badinage ; mais du badinage au goût du jour, au goût des gens du monde chez

qui fréquente bien entendu, au gré de ses voyages et de ses relations diplomatiques l'attaché d'ambassade Paul Morand.

Il est regrettable qu'à force de s'efforcer de faire quelque chose avec des petits riens, M. Paul Morand perde peu à peu de belles qualités, celles qui lui firent consentir quelque crédit lorsqu'il publia *Lampes à arc*. Mais il voulait « réussir ».

Vraiment ce n'est pas les sujets qu'aborde M. Paul Morand qui nous déplaisent, ni ses types : invertis, desaxés, malades, névrosés et névrosées — quels pauvres vices entre parenthèses. M. Paul Morand eut pu exercer sur un tel milieu les qualités d'observation qui font l'écrivain. Il ne fait que le voyeur avec infiniment de talent.

Parfois il semble que M. Paul Morand veuille pousser plus loin. Dans les *Plaisirs rhénans*, histoire très morale de la femme d'un ingénieur français de la M. I. C. U. M., qui couche avec un hobereau de la Schwerindustrie, il y a ça et là quelques ébauches heureuses de psychologie féminine. Ailleurs également dans les *Amis nouveaux*, moderne amour à trois : deux femmes, un homme et quel homme ! M. Paul Morand en personne.

Mais cela, sans doute, l'a vite lassé : et il est si facile à M. Paul Morand de passer pour un écrivain sans se donner tant de mal.

Le style est bien celui qui convient à de telles productions, terriblement négligé : nous y avons trouvé des fautes de mauvais goût les plus grossières, des images peu conformes à de tels raffinements, des comparaisons si triviales.

Parfois, au hasard d'une description nous retrouvons un écrivain doué. Fugitives rencontres.

MARCEL FOURRIER.

◆

Luc Durtain A chaque page du livre la *Kimbell Ma Kimbell* est présente, car ces délicieuses inquiétudes (N. R. F.) tudes que font naître un paysage provençal et un amour commençant sont, chez Claude, fonctions de sa moto dont il est le maître fougueux et asservi. Ne croyez pas que ce jeune homme juge en psychologue les sentiments qui le font s'émouvoir et qui par une sorte d'incantation le ramènent à Marie-Laure. Claude est plébéien et homme de mécaniques qu'il vend d'ailleurs avec habileté. Il n'aime ni la poésie ni les pensées subtiles de son ami Tauret ; il a peur de s'y fourvoyer et au fond leur expression l'ennuie. Ceci est à son honneur, mais n'empêche pas que des ondes instinctives le rendent sensible à une révélation indéfinissable.

Cette analyse de Claude, Durtain l'a faite avec maîtrise. Net, juste, dans un secteur trop limité. A 23 ans, sans instruction, vigoureux de corps et raisonnable, Claude appartient à la vitesse et ne refuse pas l'amour. Mais après il y a bifurcation : l'argent ou les hommes. On choisit peu volontairement. Presque toutes les circonstances poussent à la première voie. La souffrance ou un esprit lucide et honnête à la seconde.

Il n'y a pas de voie intermédiaire.

Jean MONTREVEL.

◆

Albert Bayet *La Science des faits moraux* (Ed. Alcan) Il est surprenant de constater combien la sociologie morale est en retard sur les autres parties de la sociologie. Tandis que l'étude sociologique des religions, du droit, des faits économiques a sa méthode et accumule déjà les résultats positifs la sociologie morale ne s'est bornée jusqu'ici qu'à de vaines discussions sur des principes obscurs. Le récent livre d'Albert Bayet montre qu'elle commence enfin à prendre conscience d'elle-même.

Ce petit livre n'est pas inutile ; il est un peu court et simplet, mais c'est peut-être son principal avantage. Car on ne peut faire œuvre positive qu'après s'être débarrassé de certains faux problèmes de principe. On n'imagine pas un guide pour apprendre aux commençants à se servir des appareils de physique, qui commencerait par disputer sur le problème métaphysique de la matière. Ni un manuel pour enseigner la critique littéraire des textes qui débiterait par une méditation sur Dieu.

Ce qui prouve qu'il commence à exister une éthologie ou science de la morale, c'est qu'Albert Bayet a pu écrire son livre sans dissenter sur la Liberté et sur le Bien.

Pourquoi cela est-il possible ? C'est parce qu'on a enfin réussi à distinguer la sociologie morale de la morale sociologique. Qu'est-ce qu'une morale sociologique ? C'est une théorie de la conduite humaine, qui fait dériver les devoirs ou obligations morales du groupe social, au lieu de les faire dériver d'un Dieu, d'une Raison, d'un Bien esthétique ou métaphysique, de l'Intérêt ou du Plaisir. Qu'est-ce que la sociologie morale ? C'est la connaissance, par des méthodes aussi positives que possible, des faits moraux considérés en tant que sociaux, c'est-à-dire des jugements de valeur que les membres d'un groupe social portent sur leurs actes, considérés comme bons ou mauvais.

Une morale sociologique consisterait à expliquer les devoirs par des raisons sociales. La sociologie morale consiste à constater et à prouver que dans un groupe social donné tel acte est considéré comme moral, immoral, indifférent ou excusable.

Il a fallu environ vingt ans pour distinguer ces deux choses. M. Lévy Bruhl, dans la *Morale et la Science des Mœurs* (1903), distinguait bien la science sociologique (sociologie morale) de l'art moral rationnel (morale sociologique) : il pensait que la seconde devrait résulter de la première, comme l'industrie dérive de la physico-chimie. Mais il fut assez mal compris : Albert Bayet lui-même, qui se fit son disciple de la première heure, ne contribue pas médiocrement à la confusion par sa *Morale scientifique* (1905). Et le maître incontesté de la sociologie française, Durkheim, qui fit une admirable esquisse d'une morale sociologique (*La détermination du fait moral*, 1906) était trop métaphysicien pour s'abstenir d'inten-

tions normatives lorsqu'il prétendait faire de la simple sociologie morale (*Le Suicide*, 1897).

Il s'agissait tout simplement de savoir constater sans vouloir ordonner. L'attitude du sociologue se distingue de celle du moraliste, comme l'attitude du linguiste de celle du grammairien. La distinction aujourd'hui nous semble très naturelle et nous nous étonnons de voir Lévy-Bruhl n'y arriver qu'à grand peine, à travers bien des obstacles qui nous semblent aujourd'hui illusoire. C'est que le besoin de juger est tyrannique chez l'homme dès qu'il s'agit des choses de la conduite. L'idée seule de les étudier sans intention normative a paru d'abord scandaleuse.

Pour celui même qui voit clairement l'indépendance de la sociologie morale, une difficulté subsistait, que Lévy-Bruhl n'avait pas su résoudre et que Bayet ne met pas, je crois, dans une lumière suffisante. C'est que la sociologie ne peut pas être la science des mœurs mais la science de la morale. Autrement dit le fait moral n'est pas la conduite réelle des hommes, mais le jugement qu'on porte sur elle, c'est-à-dire la conduite idéale. Soit un groupe social. Les hommes y ont telles ou telles mœurs, ils y volent, y tuent, y aiment, y font des enfants. Ces faits, que des statistiques peuvent faire connaître, mis bout à bout, ne constituent pas une étude sociologique. L'étude sociologique consiste à chercher l'idée que le groupe se fait de ces actes : lesquels sont bons, lesquels mauvais. Recherche d'idées et non recherche de faits. Sans doute les mœurs renseignent sur la morale par l'approbation qu'on leur donne ou la réprobation qu'ils suscitent ; mais ce qui importe, c'est la morale et non les mœurs.

Cela, si Bayet ne le dit pas aussi clairement qu'on voudrait, il le sent du moins justement. Et il délimite avec netteté les tâches actuelles de ceux qu'il nomme les éthologues. Il s'agit d'abord de faire des monographies sur les diverses catégories de fautes, de crimes, de vices ou de vertus, dans des sociétés bien déterminées. Prendre par exemple le vol et chercher, parmi tous les moyens possibles de s'approprier le bien d'autrui, quels sont ceux qui sont punis, condamnés, blâmés, tolérés ou encouragés. Ou prendre, comme il l'a tenté lui-même dans sa thèse (*Le Suicide et la Morale*, 1922) les divers cas de mort volontaire, en analysant les jugements qu'on a portés sur eux dans les divers groupes sociaux. Ces monographies devront amener à construire peu à peu des lois.

L'objet de l'éthologie ainsi précisé, le but d'Albert Bayet est tout simplement d'indiquer au sociologue à quelles sources principales il peut puiser ses documents, de lui donner des conseils, de le mettre en garde contre des dangers, des tentations et des erreurs. Un homme qui vient de faire un grand travail et s'est constitué une ébauche de méthode, cherche à faire gagner du temps à ceux qui veulent suivre son exemple, en leur montrant ce qu'il a fait. Entreprise louable et d'une utilité pratique incontestable.

On trouvera donc dans ce petit livre des renseignements précieux sur la façon dont le sociologue doit user des morales dogmatiques (doctrines religieuses ou philosophiques, traités de casuistique, catéchismes et manuels scolaires), du droit et de la jurisprudence, des statistiques criminelles, de la littérature et du théâtre. Le chapitre le plus neuf et le plus ingénieux est peut-être celui où Bayet traite de la langue. Il est certain que le vocabulaire d'un groupe social renseigne le sociologue par sa richesse et par ses nuances. Fourier avait déjà remarqué qu'en décorant l'adultère du nom de cocuage, on témoignait à son égard d'une évidente indulgence.

Ce qui manque à toutes ces analyses, c'est, je crois, cette idée : que la recherche est vaine, tant que le chercheur n'insère pas les faits moraux dans les cadres de groupes sociaux déterminés, et particulièrement de groupes économiquement distincts. En dehors d'une morale générale très vague, trop vague pour que son analyse puisse mener bien loin, nos jugements moraux sont fonction de nos intérêts de profession de caste ou de classe. La spéculation illicite a pour le commerçant une valeur morale toute particulière. La fraude fiscale n'est pas jugée de même par le fonctionnaire des finances et par « l'assujéti ». Le duel n'est plus moralement bon que pour le militaire et pour le journaliste. La morale syndicale a ses lois propres. La vertu patronale et la vertu ouvrière font deux.

Je pense bien qu'Albert Bayet en est le premier persuadé. Mais pourquoi ne l'a-t-il pas dit ? La sociologie morale se perdra dans l'abstraction tant qu'elle ne s'appuiera pas sur l'étude de la société telle qu'elle est : non pas une Société abstraite, arbitrairement uniformisée, mais un équilibre instable de groupes opposés, groupes religieux, politiques, économiques, économiques avant tout.

René MAUBLANC.

◆

Ossendowski *L'homme et le mystère...* (Ed. Plon) Presque simultanément nous parviennent, de deux éditeurs, deux ouvrages parlant de la même contrée, de la forêt sauvage de l'Oussouri, à l'extrême Est de la Sibérie.

Il s'agit premièrement de l'œuvre du professeur Wladimir K. Arseniew : *Dans les forêts vierges de la Sibérie orientale* (chez Scherl). Voilà un véritable récit d'explorateur, à lire lentement, dont l'intérêt vous fait palpiter parce que vous suivez pas à pas des épisodes, souvent aventureux, que vous sentez vécus dans tous les détails. Vous pouvez dire, après cette lecture, que vous connaissez la contrée, avec ses beautés, ses dangers et l'âme de sa population primitive.

Il s'agit ensuite d'un second livre d'Ossendowski. Mais puisqu'on nous demande de parler encore de ce faux explorateur et faux littérateur, nous nous contenterons de révéler un fait nouveau inédit.

Le plagiat de St-Yves d'Alveydre par Ossendowski (voir *Clarté* du 1^{er} avril et *Psychica* du 15 mai) est mis en doute dans la presse française. L'hindouiste René Guénon, tout en reconnaissant les coïncidences étonnantes des deux auteurs, s'exprime textuellement comme suit dans *Les Appels de l'Orient* (p. 210 des *Cahiers du Mois* de février-mars) : « On peut évidemment discuter sur la portée qu'il convient d'attribuer à tous ces rapprochements ; mais nous ne pensons pas qu'ils soient suffisants pour permettre une conclusion défavorable à M. Ossendowski. En tout cas, celui-ci nous a affirmé à nous-même qu'il n'avait jamais lu Saint-Yves, dont le nom même lui était inconnu avant la publication de la traduction française de son livre ; et nous n'avons, quant à nous, aucune raison de mettre en doute sa sincérité. »

Or, le *Roul* du 15 mars (non pas un journal bolchevique, *nola bene*, mais un organe de la colonie russe blanche) publie une déclaration d'Ibn-Ali-Bey à ce sujet. Ibn-Ali-Bey affirme, donnant sa parole d'honneur et citant en outre deux témoins, qu'il a prêté à Ossendowski, lorsqu'il le rencontra à Shangai

en 1921, une édition (aujourd'hui rarissime) de St-Yves d'Alveydre.

Cela suffit.

Et maintenant, Monsieur Ossendowski, pour nous exprimer comme le professeur Tiessen dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, qui avait autrefois publié les défenses d'Ossendowski, nous vous disons : *Bonne nuit !* Vous publiez et publierez probablement encore. Ni la curiosité, ni aucune autre raison ne feront que nous nous occupions jamais plus de vous un seul instant.

Dr. George MONTANDON.

Georges Bouchard Voilà le type du roman *Une ferme sur la Tille* insignifiant genre *bonne presse*. pour jeunes filles dévotes.

L'auteur s'est proposé l'apologie du « retour à la terre », mais cet objet ne se montre que fort tard, sur la fin de l'ouvrage, en sorte que l'on ne sait trop en parcourant le volume vers quoi l'on s'achemine. Au reste, il n'y a dans ce prétendu roman aucune action. Les personnages n'ont pas de vie. Rien d'intense, de vigoureux et de puissant ne vient à un moment quelconque, animer ces pâles figures.

Le sujet est d'une nullité si désespérante que l'on a bien de la peine à en saisir le contenu. L'action — si l'on peut parler d'action pour quelque chose d'aussi plat — se déroule en Bourgogne, dans la région du plateau de Langres. Près de la Tille, là où jadis s'était survécue depuis le Moyen-Age l'industrie du fer, un vieil ingénieur des anciennes forges du pays, M. Theuriet se livre à la culture en compagnie de sa petite fille, Yvonne, orpheline de la guerre. Un jour ils reçoivent la visite de leur cousin Henri Vernier, jeune licencié dont les études ont été interrompues par la guerre. Nommé préparateur de chimie à la Faculté des Sciences de Gastropol — pourquoi ne pas dire Dijon — le jeune homme rendra de fréquentes visites à M. Theuriet, d'où sortiront ces longs entretiens qui remplissent l'ouvrage. Enfin, Henri s'éprendra d'Yvonne ; il voudra l'épouser. Mais la jeune fille met comme condition à ce mariage que son futur époux abandonne la profession qui le retient à la ville. Celui-ci finira par y consentir et ainsi le « retour à la terre » d'un couple servira d'exemple moral aux jeunes générations fascinées par l'attrait des villes.

J. REILHAC.

Galtier-Boissière : « Le roman du milieu » dit la *La Bonne Vie* bande de vente. Soit ! ce sujet-là ou un autre... Le « milieu », est-il besoin de le dire, c'est le petit monde de la prostitution régulière, de la prostitution qui a pignon sur rue. Vieux thème naturaliste : *Maison Tellier*, *maison Philibert*, etc., etc. Certes. Mais en 1925, les vieux thèmes naturalistes s'en vont aussi. Francis Carco prépare son discours de réception à l'Académie et la *Gigolette*, c'est une opérette de Franz Lehar. Hé ! la France, ton « bourdeau » fout le camp.

Le pèze et la journée de travail ; là aussi. Plus de panache et plus de lame : les rentes et la légion d'honneur ; là aussi, P'tit Louis la « terreur » qui ne sait pas y faire avec le veau d'or, en douce, comme tout le monde, va au bagne. C'est bien fait. Galtier-Boissière est « à la page ».

« On fait une petite belote et puis ça va ». La chanson a de ces éclairs de génie.

Tout de même, quelle belle épigraphe cela ferait. Non seulement pour *La Bonne Vie*, mais pour n'importe quel roman. Imaginez-en un sur la Patrie ou bien sur Jésus-Christ...

Jean BERNIER.

LIVRES REÇUS

Eugène Montfort : *La Maitresse américaine* (Ed. Monde Moderne). — C.-G. Ramuz : *Jote dans le ciel* (Grasset). — Lazare : *A l'origine du mensonge* (Delpeuch). — Adrien Boret et Gilbert Robin : *Les Réveurs éveillés* (doc. bleus — N. R. F.). — Péladan : *La torche renversée* (Ed. Associés). — Armand Dandieu : *Le cercle vicieux* (Ed. Associés). — A.-R. de Lens : *L'Etrange aventure d'Aguida* (Ed. de France). — Elian-J. Finbert : *Sous le règne de la licorne et du lion* (Ed. du Monde Moderne). — Panait Istrati : *Présentation des Haidoucs* (Rieder). — Léon Werth : *Danse, Danseurs, Dancings* (Rieder). — Paul Pourot : *La douleur d'aimer* (Baudinière). — C.-G. Ramuz : *L'Amour du monde* (Plon-Nourrit). — J. Duffaud et P. Darius : *De l'ombre sur la Mosquée* (Baudinière). — M. Marx : *La Perfide* (Flammarion). — Louis Thomas : *Le Sauvetage du franc* (Ed. du Siècle). — Maurice Goguel : *Luther* (R. d. L.). — Géo Charles : *Jeux olympiques* (N. R. F.). — Sereth Neu : *Thérèse Quincia* (Les Presses françaises). — Probus-Corread : *Nos petits hommes d'Etat* (Baudinière). — S. Devdariani : *Comment furent préparées les journées d'août en Géorgie* (Brochure Humanité). — P. Braun : *Les Problèmes du Mouvement travailliste* (Brochure Humanité). — Boukharine : *La Question paysanne, La Bourgeoisie internationale et son apôtre Karl Kautsky* (Brochure Humanité). — André Colomer : *A nous deux patrie* (Ed. de l'Insurgé). — Georges Vidal : *La halle* (poèmes) — *Commentaires* (1^{re} série 1923-1924) (Ed. de l'Insurgé). — Steve Passeur : *La Maison ouverte* (N. R. F.). — Alain : *Souvenirs concernant Jules Lagneau* (N. R. F.). — Joseph Conrad : *Jeunesse* (N. R. F.). — Ernest Tisserand : *Un second cabinet de portraits* (N. R. F.). — Th. complet de Luigi Pirandello : *Six personnages en quête d'auteur* (N. R. F.). — G. Toudouze : *L'homme qui volait le Gulf-Stream* (N. R. F.). — M. Eastman : *Depuis la mort de Lenine* (doc. bleus — N. R. F.). — A. Korschounoff : *Ce que j'ai vu en Bulgarie* (Ed. Drapeau paysan, Prague). — M. Victorine : *Comment doit travailler la Cellule Communiste* (Brochure Humanité). — Henry Poulaille : *Ames neuves* (Grasset). — Gaumont et Cé : *Farces* (Grasset).

UN IMPORTANT NUMÉRO DE PHILOSOPHIES

Va paraître prochainement
Retenez-le chez votre Libraire

Conception théorique du Cinéma

Nécessité et importance d'une Technique⁽¹⁾

Nous avons eu, jusqu'à ce jour, le cinéma théâtral, le cinéma pictural, le cinéma musical, voire le cinéma littéraire, sans compter bien d'autres formes moins nobles d'intention, mais nous attendons encore le cinéma cinématographique, c'est-à-dire la *photogénie* comme disait Louis Delluc, c'est-à-dire encore *cel aspect poétique extrême des choses ou des hommes susceptibles de nous être exclusivement révélés par le cinématographe*. D'où cette proposition de Jean Epstein : « J'appellerai photogénique tout aspect des choses, des êtres et des âmes qui accroît sa qualité morale par la reproduction cinématographique. Et tout aspect qui n'est pas majoré par la reproduction cinématographique, n'est pas photogénique, ne fait pas partie de l'art cinématographique. »

Conséquences et conclusions : le cinéma peut exposer et commenter des actes et des gestes, donc être *descriptif*, forme vulgaire ; il peut aussi exposer et commenter des états d'âmes, forme suprême, c'est-à-dire *poétique*. Nous allons ainsi du ciné-roman au poème cinématographique en passant par différents genres, légitimes, qui empruntent un peu partout, et mal, et à tort, le plus souvent — nous le verrons.

Le cinéma étant à la fois art du temps et art de l'espace cela commande une certaine *conception plastique* de l'image et une certaine *révélation morale* de l'image. Ici l'expression, là l'ordre et la forme. D'où retentissement considérable à l'égard des phases successives et des méthodes de la réalisation.

Ainsi existe-t-il dans la composition cinématographique des éléments qui déterminent la valeur propre de chaque image — la partie — et la valeur propre du film — le tout.

Le premier de ces éléments est représenté par le *sentiment*, fourni, dans le cinéma descriptif, par le sujet du scénario, et, dans le poème cinématographique, par le thème visuel. Sentiment exprimé et développé lui-même par la *représentation* à quoi concourent à leur tour : l'interprétation, le décor, l'éclairage, les plans, en un mot ce qu'on appelle, si improprement, la mise en scène. Rythme intérieur.

Le second de ces éléments qui déterminent la valeur de l'image, c'est le *rythme* du film lui-même, *rythme extérieur*.

(1) Ce passage est extrait d'un ouvrage sur le Cinéma à paraître aux éditions Povolowsky.

Ainsi Vuillermoz a-t-il pu dire que le cinéma était une véritable orchestration d'images et de rythmes.

Affirmons d'abord que, pour toutes les formes cinématographiques, mais surtout pour les formes les plus élevées, c'est-à-dire celles qui sont le plus proches de l'expression suprême — ou la plus pure — de cet art nouveau : le rythme plastique — la technique est à la base de la conception.

Cinéma ! Avant art, on a dit : merveille ! Mais merveille plus riche demain de cent, de mille merveilles

que les calculs de quelques savants, l'amour de quelques cinégraphistes, et le hasard, feront surgir. Déjà ne doit-on pas dire que le cinéma a doublé huit ou dix fois son capital avec : ralenti, surimpression, fondu, fondu enchaîné, panoramique, flou, déformation, iris, volet, dégradé ? Et quel nouveau bond dans l'impossible présent avec relief et couleur ?

Dans toutes les périodes primitives de formation d'un art, l'homme lutte avec la matière et cherche des procédés capables d'asservir celle-ci ; l'étude technique domine. Le moyen d'expression exprime davantage selon que les procédés sont plus nombreux et plus perfectionnés. La marche de l'évolution dépend de l'entrave ou de l'accélération provoquée par la modification des conditions techniques (outil et matière).

On soutient volontiers, en cinégraphie, le contraire ; il faut donc prouver pourquoi : technique, commande.

Ce n'est pas qu'on doive séparer jamais moyen d'expression et chose exprimée. Mais la chose ne vaut qu'autant que le moyen est plus complet et plus riche. Il y a une relation logique entre la conception et l'expression, et nous savons que, pour avoir justement sacrifié délibérément l'idée à la forme, les symbolistes ont fait avorter leur mouvement. Il n'en reste pas moins que le jeu des lumières et des ombres, ou des lignes, nous renseigne plus précisément sur la sensibilité d'une époque que le sujet même qui lui a servi de prétexte. L'emploi des procédés domine le sujet, la technique le malle, le pétrit, lui impose sa volonté, lui fixe un visage, mais le sujet *est*. Il est si bien que le réalisme commence toujours dans les types inférieurs de l'art. Peu à peu la technique différencie les types.

Il est entendu que le cinéma est dans sa formation. Et si l'on a tendance à y employer encore une tech-



nique qui ressemble trop à celle du théâtre. c'est qu'on ne s'est pas aperçu que la matière photogénique exige un traitement absolument opposé à celui de la matière théâtrale. On encombre les écrans de littérature pour les mêmes raisons. Le divorce a été long à obtenir de la musique et des mots. Il sera plus facile entre les mots et l'image animée. Mais nous souffrons beaucoup de leur présente incompatibilité d'humeur. Nous souhaitons l'injure grave qui appellera la fin logique. Bientôt la psychologie du drame, aujourd'hui étendu en cinq heures de lecture, sera plus profondément saisie en trente minutes dans le raccourci puissant du cinéma.

En attendant : tâtonnements, faux-pas, somnolence ou peur du risque, amour contrarié par la haine, ou pis, par l'indifférence. Pas de vue d'ensemble. Chacun s'absorbe dans la minutie du détail, le besoin de « combler les vides ». Je parle des artistes. Que font Griffith, Ince, de Mille, Niblo ? Que font Sjostrom, Stiller ? Que font Wiene, Fritz, Lang, Lupu Pick ? Qu'a fait Delluc ? Que font Gance, L'Herbier, Epstein et trois ou quatre autres ? Leur effort, déjà, est beau. La synthèse viendra plus tard, certaine. Elle ressemblera peut-être au syncrétisme présent, mais la technique inconsciente d'aujourd'hui aura passé peu à peu dans la conscience...

La technique s'enrichit avec une rapidité et une puissance qu'aucun art ne connut jamais. Chacun en est servi. On ne peut pas dire ce que l'on a à dire parce que la pensée est en avance sur l'outil qui « l'imagine ». Et l'outil manque parce qu'on ne connaît encore que superficiellement la matière nouvelle à façonner. On dit chaque jour un peu plus : le hasard aide. La science dit : « Voilà, débrouillez-vous » et attaque un autre problème surgi du précédent qu'elle vient de résoudre. Une erreur d'opérateur au laboratoire, et on projette un négatif. Lofe Fuller et Gaby Sorère s'en emparent et en jouent naïvement, mais en jouent.

Demain, le relief. Et imaginez-vous cette révolution : la douleur, en gros plan, monstrueuse, et la larme qui roule et va tomber sur vous et suffirait, réelle, à vous tremper comme un orage ; ou bien l'engouffrement dans un tunnel, arraché que vous serez à votre fauteuil et courant vers le petit disque de lumière du fond, qui vous rendra la voie libre et vous déchargera de l'angoisse ?

Demain encore : la couleur. Un autre monde à créer de toutes pièces. Réactions physico-chimiques connues sur la pellicule ; atmosphère minutieusement voulue grâce à quoi vous songez, par un renchaîné précis, au jeu des valeurs auquel peut atteindre, en dehors de tout réalisme par exemple, le seul mélange des couleurs de deux scènes, celle qui meurt et celle qui naît ? Tout devient possible et plus formidable qu'on n'osait l'espérer.

Ainsi la technique a d'abord une influence directe sur l'art par la matière qu'elle essaie d'asservir. Mais nul art n'employa jamais de matière plus riche que le cinéma : la vie depuis le mystère du visage humain jusqu'à la mystique de toutes les choses dans la lumière. Une telle matière doit communiquer un caractère très particulier à cette œuvre d'art nouvelle : le film. L'idée doit entrer en accommodement avec elle. Mais un visage ne réclame point les mêmes égards qu'une étoffe, qu'un paysage. Cette matière est faite de mille matières dont tant nous sont encore inconnues. Le mode de composition que l'une rend possible, l'autre l'interdit : les formes que l'une accepte, l'autre est

impuissante à les recevoir. On a dit déjà, ailleurs : « c'est en marbre et en bronze que le sculpteur doit penser. » Et le langage rend parfaitement compte de ces phénomènes. Car que veut-on dire quand on parle d'un marbre, d'un bronze, d'une cire, d'un ivoire ? S'agit-il de morceaux exécutés indifféremment à l'aide de l'une ou l'autre de ces substances ? Non, on veut dire bien davantage. Cela signifie que le marbre et le bronze, par exemple, avec les propriétés spécifiques qui les définissent, se sont identifiés à ces ouvrages et qu'ils les ont marqués d'un caractère générique tel que, lors même qu'ils sont reproduits par le moulage et par le dessin, il est impossible d'en méconnaître la nature.

Au cinéma, c'est la même force logique qui oblige le créateur à penser en images et lui interdit tout développement qui pourrait être réalisé aussi facilement dans un livre ou sur la scène.

La technique a enfin une influence indirecte sur l'art en raison du sujet traité, de l'outil employé, et des procédés de fabrication mis à la disposition du cinégraphiste par la science. Les genres restent encore, au fond, à créer. A l'heure actuelle un seul genre est presque défini : le plus bas, le ciné-roman.

Si le pinceau des femmes kabyles n'autorise qu'un décor rectiligne, l'objectif déforme la perspective, trahit la réalité de certaines matières, ignore le relief. D'où appropriations d'éclairages et de plans. La pellicule interprète les couleurs et les fixe en noir et blanc de façon toute particulière. La variabilité de la vitesse de prises de vues, déterminée par la nervosité ou la fatigue de l'opérateur, accélère fictivement le rythme des mouvements en général, ou le ralentit. Correction à prévoir. Le « sunlight » dévore lentement les ombres et brûle les secrets d'hier. Les frères Williamson plongent aux gouffres océaniques.

A quoi tient encore cette convention odieuse qui semble émigrée du théâtre et nous montre, à l'écran, les trois comparses alignés devant l'objectif, alors que la discussion les grouperait, dans la vie, face à face ; ou les héros de cette fête tournant le dos à leur hôte et jouant pour l'objectif ? C'est que le procédé expressif n'a pas encore été complètement pénétré. Il consiste à cinématographier sous tous les angles, et les plus appropriés, car nous savons que le cinéma au lieu de renverser un mur de la chambre pour y regarder, entre dans la chambre avec le drame. L'œil de l'objectif doit pouvoir surgir partout, à chaque seconde, pour y saisir la vie cherchée. Et ceci nous démontre une fois de plus combien les progrès du cinéma-art sont liés aux progrès de la technique. Nous disons : perfectionner l'outil ? Or, l'appareil cinématographique repose encore, presque partout, sur le lourd trépied photographique ! A la mobilité extrême de l'un on a imposé la fixité nécessaire de l'autre. D'où la tendance des cinégraphistes à régler leur mise en scène par rapport à l'objectif, alors que c'est le contraire qui devrait avoir lieu. Si, demain, un ingénieur trouve un pied digne de la merveilleuse mécanique actuelle, qui permette et impose même toute mobilité et mouvement, les films gagneront mille pour cent en vérité vivante.

Léon MOUSSINAC.

GALERIE D'ART "CLARTÉ"

(16, Rue Jacques-Callot)

Du 15 au 30 Octobre, Exposition SERGE.

Du 1^{er} au 15 Novembre, Exposition ZILZER.

Entrée libre tous les jours de 9 h. à midi et de 14 h. à 18 h.

L'ENQUÊTE DE CLARTÉ : (Suite)

Que Pensez-vous de la Guerre du Maroc ?

Voici les dernières réponses à notre enquête chez les intellectuels de gauche sur la guerre du Maroc. Il ne nous manque que la réponse de *Philosophies*, qui paraîtra dans notre prochain numéro.

Nous aimerions maintenant — cette expérience faite de la lâcheté presque unanime des intellectuels pacifistes — connaître la pensée des soldats qui se battent au Maroc, comme autrefois nous nous battions sur les champs de bataille européens. Seuls les soldats du Rif sont qualifiés en effet pour nous parler de la guerre qu'on leur fait faire.

Nous demandons à nos lecteurs de nous faire parvenir, en prenant bien entendu toutes les précautions nécessaires, des lettres de soldats du Rif, qu'eux ou leurs amis auraient pu recevoir.

Nous attachons à la publication de ces lettres dans *Clarté* une importance capitale.

Réponse de M. MAURICE WULLENS

Vous me demandez ce que je pense de la guerre du Maroc ? Mais une telle question doit-elle se poser !

Ancien combattant — et, nom de Dieu, pas plus fier pour cela, au contraire, je vous le jure bien ! — ayant marché en 1914 par frousse du gendarme et du Conseil de guerre, marché bêtement, lâchement, depuis mes plaines de Flandre flamigante jusqu'aux bois d'Argonne en passant par les plateaux du Périgord et de la Courtine, j'en ai du moins rapporté, à travers tant de souffrances et d'humiliations, une haine solide et consciente des gradés, des uniformes, de toute la galonaille infecte et de la discipline abrutissante, de cette « école du vice et du crime » comme le marloupiait Briand définissait — autrefois ! — l'armée française !

Mon calvaire fut vite terminé, heureusement. Et je garde, indélébilement gravée en ma mémoire, cette vision du soldat wurtembourgeois qui, en plein bois de la Grurie, suspendant généreusement son geste de mort, me sauva la vie, alors que, la patte cassée, près d'être noyé dans la merde et la boue des confortables tranchées (style *Matin*) je n'attendais plus que le coup décisif devant mettre fin à mes souffrances, à ma trop courte vie.

Rejetant son fusil, un homme — un ennemi, ô dérision ! — me tendit la main. Et depuis lors, j'ai compris — ô bien compris, entendez-vous, jeunes et vieux salopis qui « faites » du patriotisme dans vos journaux à tant la ligne ! — j'ai bien compris qu'il y a des hommes partout, dans toutes les nations, par delà toutes les frontières. Je savais déjà qu'il y avait aussi des salauds dans l'armée où j'étais incorporé de force.

C'est vous dire que je suis convaincu de la bêtise, de la flagrante imbécillité de la guerre. Et soyez

assurés que, pour se livrer au Maroc au lieu du nord de la France, pour être manigancée par Painlevé-Lyautey au lieu de Poincaré-Joffre, elle ne me semble pas plus intelligente, elle n'est pas plus justifiée.

C'est vous dire que je suis avec vous de tout cœur, de toutes mes forces, lorsque vous écrivez :

« Il est de notre devoir de dénoncer avant tout la phraséologie démocratique bourgeoise sur l'œuvre de la pacification et de la civilisation françaises au Maroc ainsi que les préjugés sur le colonialisme, très en honneur parmi les classes moyennes françaises et partagés par une grande partie du prolétariat. « Une civilisation qui procède par l'expropriation brutale des indigènes de leurs terres fertiles ; une pacification qui s'opère à coups de mitrailleuses et de bombes d'avion, ce sont là, à proprement parler, des procédés bien en rapport avec le pacifisme bourgeois, la culture capitaliste.

« Avec ce pacifisme-là, et cette culture-là, les intellectuels révolutionnaires ne se sentent rien de commun. » (*Clarté*, juin 1925, p. 236).

Parfaitement : les télégrammes du général Colombat ordonnant de bombarder les agriculteurs riffains et de ne pas mentionner l'âge ni l'état-civil des victimes, sont l'œuvre du même soudard, de la même brute galonnée, que la déportation des jeunes filles du nord de la France ordonnée par von Bissing.

Contre ces salauds de tous les pays, un seul remède : l'union des prolétaires de tous les pays, leurs victimes, la fraternisation des P. C. D. F. qui m'a personnellement si bien réussi.

C'est vous dire que j'admire et approuve le parti Communiste qui, devant l'inconcevable et lâche carence du parti Socialiste, devant l'inertie sénile des républicains ramollis, mène la lutte avec vigueur contre cette nouvelle guerre ignoble !

Mais (il y aura donc toujours des mais) être contre la guerre du Droit ne m'amenait point à louer Guillaume II : Il me semblait aussi dégueulasse que Poincaroff lui-même (ce n'est pas peu dire, je vous assure). Etre contre la guerre du Maroc ne peut m'amener à admirer Abd-el-Krim. Celui-ci est un soudard comme d'autres soudards, un chef de peuple comme d'autres chefs. Pas plus sympathique (pas moins, non plus). A juger sur ses actes. Et non à priori. (1)

L'*Humanité* proteste parce que le gouvernement français ferme les frontières d'Algérie aux Riffains qui veulent aller combattre aux côtés de leurs frères.

(1) Le jugement de Wullens sera peut-être un peu modifié après la lecture des deux messages adressés par Abd-el-Krim à l'Amérique. (N. D. L. R.)

Elle a raison. Celui qui veut aller se faire casser la figure doit être libre, à condition qu'il se batte contre d'autres volontaires. Je comprends — je n'admire pas, je comprends — des combattants *volontaires* qui s'entre-tuent. Libre à eux ! Mais je ne conçois pas qu'on admire des *combattants par force*. Et il me faut les proches et poignants souvenirs de ma lâcheté propre pour excuser, pour comprendre la leur. Et pour muer en pitié sympathique, le dégoût que leur veulerie impose à tout homme bien né.

J'aurais aimé que l'*Humanité* protestât contre les enrôlements par force des Riffains (ils doivent être, je le crains, aussi *civilisés* que nous, sous ce rapport-là !). Impossible, direz-vous. Hélas !

Comme j'aurais aimé qu'elle protestât durant la guerre, quand les gouvernements alliés remettaient à nos galonnards, les insoumis qui avaient réussi à passer la frontière.

Mais nous voilà loin du Maroc, n'est-ce pas !

Excusez cette digression d'un ancien socialisant que la guerre — et l'après-guerre ! — ont rendu irréductiblement individualiste. De plus en plus, je suis persuadé que les foules, si elles peuvent avoir la force, n'en sont pas meilleures pour cela. Et que la Révolution russe, elle-même n'aurait pas eu lieu, si des individualités d'élite n'avaient galvanisé la masse amorphe et veule : en d'autres pays, faute de chefs, elle retourna sagement à l'usine, aux bureaux, aux champs, abandonnant les armes dont elle aurait pu si bien se servir !

Quoi qu'il en soit et bien que de grandes divergences d'opinion nous séparent, nous avons des haines communes, nous pouvons organiser des luttes communes. *A bas la guerre du Maroc, vive la Paix !* peut être notre cri commun. Et nous pouvons ensemble déshonorer, combattre cette nouvelle Boucherie du Droit ! Croyez que je n'y faillirai point.

Maurice WULLENS.

Instituteur, Directeur de la *Revue littéraire des Primaires: Les Humbles*.

P. S. — Excusez mon long retard — involontaire ! mais je suis soigneusement éloigné de Paris par le Bloc des Gauches, comme par le Bloc National et viens seulement de recevoir dans le Nord, votre appel. La même raison m'a empêché de figurer sur la première liste des signataires de l'appel de Barbusse dans l'*Humanité*.

M. W.

Réponse de M. JOSEPH BILLIET

Une forte fatigue m'a empêché de répondre plus tôt à l'appel de Barbusse et à votre enquête.

Certes, je suis de tout cœur avec vous pour protester contre la guerre du Maroc. Mais c'est depuis la première occupation, à l'époque des premières spolations commises sous le ministère du nervi

Etienne que notre protestation aurait pu être, sinon efficace, au moins opportune. Aujourd'hui, la guerre qui vient d'éclater n'est que la conséquence logique et nécessaire de l'occupation. Nous en verrons d'autres. Et peut-être (cela dut-il paraître dur) vaut-il mieux — au lieu d'en enrayer ou d'essayer d'en enrayer la course aux abîmes — laisser la société en banqueroute « Vieille Europe » se détruire peu à peu par toutes ces expansions qui l'épuisent. Le temps rétablira l'équilibre. Mais soyons prêts et armés en nous-mêmes pour substituer à la ruine des civilisations occidentales les fondements d'une société humaine. L'Orient nous y aidera.

Joseph BILLIET.

Réponse de M. Georges DEMARTIAL

Ce que je pense de la guerre du Rif, c'est qu'on ne sait rien de rien de ses causes. J'hésitais à vous envoyer une réponse aussi laconique. Mais je trouve le même aveu dans un certain nombre de celles que contient votre numéro de juillet. Qu'on y réfléchisse !

Georges DEMARTIAL.

Une rectification de M. Léon-Paul FARGUE

Nous avons reçu de M. Léon-Paul Fargue la lettre de rectification que l'on va lire. Spécifions que ce dernier n'est pas politiquement des nôtres : Il dirige avec M. Paul Valéry — candidat à l'Académie française — la revue *Commerce* et reçut récemment de M. de Monzie la Croix de la Légion d'Honneur. Mais il est bon de souligner l'importance que revêt cette rectification. Le texte auquel fait allusion notre correspondant n'est autre que le fameux manifeste : *Les Intellectuels aux côtés de la Patrie* publié par le *Figaro* et revêtu d'un nombre important de signatures parmi lesquelles figurait précisément celle de M. Léon-Paul Fargue. Nous serions fort désireux de savoir comment le *Figaro*, instigateur dudit appel, expliquera la rectification quelque peu méprisante à son égard de M. Léon-Paul Fargue et comment il se fait qu'il laisse à *Clarté* la priorité de sa publication ?

« Mon cher Confrère,

« Un journaliste a cru pouvoir faire figurer mon nom sur un papier favorable à la guerre du Maroc. Il s'est trompé, c'est le moins qu'on puisse dire. Je ne connais qu'imparfaitement les questions auxquelles se rapportait cette sorte de manifeste et ne puis accepter qu'on dispose ainsi de mon nom.

Léon-Paul FARGUE

S'agirait-il d'une simple escroquerie de signature de la part du journal de M. COTY ?

RECTIFICATIONS

Ce n'est pas un débat qui se rouvre avec cette lettre. Le programme de réorganisation de *Clarté* sur les bases de travail d'équipe, publié dans le numéro de juin, doit être tenu par tous comme nul et non avenu — l'accord conclu avec Georges Michaël, relatif à l'application de ce programme, ayant été rompu, pour des raisons de propreté morale, quelques jours après la parution de ce même numéro.

La lettre que nous publions ici a été écrite par Jean Bernier, éloigné alors de Paris, à une époque et en un lieu où il ignorait encore absolument la rupture survenue entre Georges Michaël et moi ; elle n'en conserve pas moins toute son importance étant donné le jour nouveau dont elle éclaire les origines et le développement de la crise que traverse *Clarté*, crise à laquelle nous avons résolu de mettre fin prochainement, en prenant quant à notre revue, les décisions que nous dictent les circonstances historiques actuelles — décisions qui contenteront, nous en sommes sûrs, un public qui a depuis quatre ans appris à nous connaître. M. F.

1^{er} juillet 1925.

Mon cher Michaël,

J'ai été fort surpris en lisant ton article « l'équipe *Clarté* » paru dans le dernier numéro de la revue, de voir que tu qualifiais ma lettre de démission de « thèse de Jean Bernier » et que, ce baptême accompli, tu croyais devoir présenter en regard de cette thèse « celle des camarades qui pensent que l'œuvre de *Clarté*, revue culturelle révolutionnaire doit plus que jamais se poursuivre ».

Quelque hyperbolique que soit à mon endroit cet innocent artifice de rhétorique, je ne puis le laisser passer. Je n'entends pas, en effet, que les lecteurs de la revue puissent penser un instant que j'aie dépêché en quelques lignes des questions aussi graves que celles qui se sont posées à moi dès l'été dernier, à Fourier et à toi cet hiver et qui ont abouti comme tu dis à « la crise et à la réorganisation de *Clarté* ». Je spécifierai donc que cette lettre n'était pas une thèse, mais bien une lettre, une simple lettre de démission et comme telle, personnelle, brièvement motivée.

Le même souci de précision et aussi le respect qui est dû aux lecteurs de *Clarté* me font obligation, puisque je suis le seul avec Marcel Fourier à avoir vécu l'aventure de *Clarté* depuis le premier numéro jusqu'à cet hiver, de commenter successivement quelques points de ton exposé. Certes, je ne vais pas ainsi donner dans la thèse et te fournir de verges pour me fouetter. Je ne discute ni tes idées ni les jugements que tu portes sur notre pays. L'histoire seule peut le faire et d'ailleurs il me semble qu'elle ne s'en prive pas.

Au reste, une thèse comme tu dis, une discussion dirai-je, qui exposerait et approfondirait les raisons qui m'ont porté à me retirer, la mort dans l'âme, du comité directeur, n'aurait que faire dans une revue où, pour des considérations étrangères — tu le sais —

à la vie de l'esprit, nous ne pûmes jamais livrer le fond de notre pensée. Elle y manquerait d'air.

Il est donc entendu que je m'en tiens à notre étroit passé.

Romantisme, dis-tu. Je voudrais bien voir qu'un artiste en ce temps et en ce pays ne fût pas romantique ! Mais passons ! Et quoique tu connaisses bien mal le romantisme (l'insurgé de 48 Baudelaire, l'insurgé de 71 Rimbaud (1) dont je te défie bien du seul point de vue moral de m'indiquer les pairs chez les marxistes français, différent assez, ce me semble, de ceux, voyez Châteaubriand ! dont Blanqui disait le 29 Juillet 1830 : « Enfoncés les romantiques ! »), va donc pour romantisme !

Si sûr qu'on soit de cet anathème, il ne faut pourtant pas s'en tenir là. Tu sais, n'est-ce pas, que l'art ne peut choisir. C'est un miroir magique, mais ce n'est qu'un miroir. Brisons-le, si tu veux.

Est-ce là une raison — je reviens à nos moutons — pour confondre sous ce « tarte à la crème » que devient sous ta plume le refrain « romantisme », la mémorable activité humanitaire des groupes *Clarté*, dont la dissolution ne fut admise par Barbusse qu'après qu'il eut été placé par nous devant le fait accompli et le travail de la revue, si insuffisant qu'il ait été ?

Non, car je te rappelle, abandonnant encore une fois cette question de l'art tellement « irritante » (pour reprendre ton épithète à tout le moins singulière) que c'est ce romantisme-ci et non l'autre qui inspirait le 1^{er} août 1922 le numéro spécial de *Clarté* sur l'*Oubli de la guerre* à un moment où la consigne de Lénine « n'oublier jamais la guerre » n'était pas connue en France et où une telle préoccupation était bien le cadet des soucis du parti communiste français.

N'est-ce pas aussi ce romantisme-ci qui, devançant de la même façon le mot d'ordre que nous eûmes la satisfaction (nous que la plupart des chefs du P. C. français, admirateurs d'Anatole France traitaient *in pello* de petits-bourgeois) de voir lancer plus tard par l'Internationale, inclinait la revue à cette critique enragée de « la pensée française » parmi nos classes moyennes si sensibles — nos attaques contre Barrès et France entre autres l'ont prouvé — à tout ce qui s'en prend à leur culture d'auges et d'écuelles ?

Je n'insisterai pas car nous touchons du doigt ce qu'il y a de valable du point de vue le plus « orthodoxe » dans un tel romantisme. Drôle de romantisme ! N'est-ce pas lui au surplus qui, mon cher Michaël, t'entraîna parmi nous, un an et demi après la fondation de la revue ?

(1) Qui aurait eu raison de Baudelaire et Rimbaud, ou du marxiste hypothétique qui eût dit au premier après le 2 décembre : « Tout va bien ; anarchiste laisse-là ta beauté amère, écrasante. » ; au second, après la semaine sanglante : « Tout va bien ; anarchiste laisse-là tes idées de suicide et de fuite. » ?

Mais venons-en au dernier point, parlons un peu s'il te plaît, de l'escamotage auquel, obnubilé sans doute par la sirène « équipe », un mot, encore un mot qui, selon ta coutume te tient quitte du reste, tu te livres tranquillement dans ton petit exposé ! Quoi ! point de Proudhon, point de Sorel sous ta plume. Quoi ! ces deux morts-là n'auraient rien eu à faire avec la revue ? Qui trompe-t-on ici ?

Si j'admets, comme toi, que notre point de départ fut romantique, en donnant à ce mot le sens révolutionnaire que lui confèrent légitimement nos révoltes de la guerre rafraîchissant un désespoir français bientôt séculaire que tout concorde à rendre sans appel (va donc voir à Moscou, sous la parade !), si j'admets comme toi « qu'on ne travaille pas dans un sens précis durant des années sans acquérir des éléments de formation nouvelle », j'avoue ne rien comprendre à la façon dont tu expliques aux lecteurs de *Clarté* l'évolution de la revue à l'automne 1923.

Ce serait, à t'entendre, je ne sais quelle nécessité mécanique qui aurait contraint à ce moment les quelques camarades demeurés aux besognes quotidiennes de la rédaction à décider de travailler « en équipe » et à s'écarter de l'individualisme romantique, à mettre en commun leurs idées, à écrire des éditoriaux anonymes, à lancer l'enquête agricole.

J'ai beau chercher, je ne trouve point trace là-dedans de ces fameux « éléments de formation nouvelle », Alors quoi ? le hasard ? un mystérieux empirisme ? Tu veux rire.

Si, à l'automne 1923, Edouard Berth, Marcel Fourrier, toi et moi donnâmes à la revue une impulsion nouvelle, c'est — tu ne l'ignores pas — que les idées de Proudhon et de Sorel avaient passé par là. La morale proudhonienne, active et sévère, l'essai de métaphysique prolétarienne de Sorel, fière et prometteuse, orientaient nos révoltes d'individus soucieux des choses de l'esprit. Nous fîmes acte de foi dans le prolétariat français, comme dans les autres prolétariats. Entrevoiant des valeurs nouvelles, nous nous établissions sur une position solide. Un espoir raisonné nous enflammait quand nous vitupérions l'art et l'intelligence capitalistes. Ce n'était certes pas encore une doctrine (car tout est encore à faire sur ce plan-là qui est le nôtre) ; tout de même, nous regardions de haut autour de nous et nous pensions déjà, dans le cadre restreint de notre activité spécifique d'intellectuels révolutionnaires français, apporter à la dénonciation économique et au catéchisme tactique de Karl Marx, l'appoint que les révolutionnaires russes eux-mêmes nous enseignaient à ne pas mépriser d'une machine de guerre culturelle et morale.

Voilà tout le secret de cette « équipe » de quatre qui, bien entendu et malgré le recul des perspectives d'action immédiate, s'éloignait du romantisme individuel puisqu'elle apercevait une issue sociale à sa révolte et qu'elle passait de l'optimisme vague et passionné, suscité en elle par la révolution russe, à un optimisme qui, grâce à l'héroïque prolétariat conçu par Sorel, s'étendait pour la première fois au milieu national et se targuait par cela-même de la possibilité d'une renaissance culturelle puisque dans

l'état actuel des choses, et les idées et les sentiments ayant besoin des mots pour exister, il n'est pas encore possible pour ce qui touche à l'art et aux mœurs de faire abstraction des nationalités qui se survivent dans les langages (2).

Mais pour que cela pût durer, pour que nous continuassions à dénoncer au nom du prolétariat de notre pays la culture bourgeoise de notre pays, il fallait que notre foi dans le prolétariat français restât intacte, bien plus, il fallait que dans une certaine mesure *minima*, ce que nous pouvions saisir dans notre coin d'occident des caractéristiques humaines impliquées par l'entité prolétarienne au nom de laquelle nous affirmions la possibilité, donc la fatalité d'une révolution, c'est-à-dire d'une renaissance française, ne se dérobat pas trop évidemment à notre désir.

Du jour où le doute, l'affreux doute s'imposait à cet égard à l'un d'entre nous : moi-même, et bien plus encore, du jour où, aveugles et sourds aux avertissements les plus accablants les autres refusaient pour des motifs parfaitement étrangers à l'esprit d'accueillir ce doute pour se colleter avec, franchement, en pleine lumière et se cantonnaient dans un optimisme ronronnant, une récitation toute mécanique qui les rapprochaient sans aucun doute des procédés « intellectuels » des gens de l'*Action Française*, le désaccord s'affirmait parmi nous, bientôt insupportable. La crise de *Clarté* éclatait.

Voilà où nous en sommes et ce qui s'est passé. La crise de *Clarté*, j'ose tout de même l'écrire car au point où j'en suis maintenant et sûr comme je le suis de ma haine du capitalisme, j'entends ne plus rien ménager, c'est une crise de confiance dans le prolétariat français en particulier, occidental en général. Cette crise de confiance, de nous quatre à *Clarté*, toi tu la niais. Edouard Berth et Fourrier se refusaient pour des raisons diverses à en aborder la discussion. Je n'avais plus qu'à m'en aller en acquiesçant à ta nouvelle entreprise, quelque réserve que je fisse sur son succès, et en souhaitant, crois-moi, du plus vif de moi-même que ton optimisme fût fondé.

Toutefois, laisse-moi te dire pour finir que je ne puis admettre sans protester cette assimilation vraiment incroyable que tu fais en citant la phrase de Lénine : « Bon ! nous recommencerons l'action illégale », entre le Pétrograd de 1919 menacé par les Blancs et le Paris vaseux de 1925 (ça ne te touche donc pas cet avachissement du prolétariat français devant la guerre marocaine, malgré les sollicitations honnêtes du Parti Communiste !), et que, de même, je doute, vraiment de ton sérieux quand je te vois, toi Georges Michaël, homme de cabinet s'il en fut, reprendre de haut les artistes romantiques quant à leur méconnaissance ou à leur connaissance insuffisante du prolétariat au travail et de ses mœurs.

Jean BERNIER.

(2) C'est ainsi que constatant la mort des patries d'occident après celle du christianisme je constate la mort des civilisations et des cultures européennes et que, dans les choses de l'esprit, je ne me bat plus que contre des charognes.

Il a été tiré du présent cahier, soixante-dix-septième numéro de la revue Clarté, cent cinquante exemplaires hors commerce sur papier alpha numérotés de un à cent cinquante et réservés exclusivement aux amis de Clarté.

Le présent exemplaire porte le numéro

21

